

JEAN DE NIVELLE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

EDMOND GONDINET & PHILIPPE GILLE

MUSIQUE DE

LÉO DELIBES



Handwritten signature or scribble in black ink, possibly reading 'M. Gille' or similar.

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1880

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays.

502.172-B.

JEAN DE NIVELLE

OPÉRA-COMIQUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'OPÉRA-COMIQUE,
le 8 mars 1880.

PERSONNAGES

JEAN DE NIVELLE.....	MM. TALAZAC.
LE COMTE DE CHAROLAIS.....	TASKIN.
LE SIRE DE MALICORNE.....	GRIVOT.
LE BARON DE BEAUTREILLIS.....	GOURDON.
SALADIN.....	MARIS.
UN VIEILLARD.....	TROY.
<u>ARLETTE.....</u>	<u>MM. BILBAUT VAUCRELET.</u>
SIMONE.....	ENGALLY.
DIANE DE BEAUTREILLIS.....	MIRANE.
LE PAGE.....	DALBRET.

VENDANGEUSES, PETITES BEINES DES VENDANGES, DAMES, SEIGNEURS DE LA COUR DE PHILIPPE LE BON, PAGES, HALLIBARDIERS, BOURGEOIS, BOURGEOISES, SOLDATS FRANÇAIS ET BOURGUIGNONS.

Commencement du règne de Louis XI

1^{er} Acte: Un paysage bourguignon.

2^e Acte: A la Cour de Philippe le Bon à Dijon.

3^e Acte: Un paysage abrupt coupé d'arbres et de rochers, sous le château de Montbéry qu'on aperçoit dans le lointain.

Décors de MM. LAVASTRE jeune, LAVASTRE aîné et CARPEZAT.

Costumes de M. Th. THOMAS.

S'adresser au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, chez HAUGEL ET FILS, éditeurs, pour la musique de *Jean de Nivelle*, les dessins des costumes et décors et la mise en scène rédigés par M. PONCHARD, régisseur général de l'Opéra-Comique.



JEAN DE NIVELLE

ACTE PREMIER

Une lisière de forêt en Bourgogne. — Une cabane presque perdue dans les arbres, à gauche. — Au fond et à droite, des coteaux praticables couverts de vignes.

SCÈNE PREMIÈRE

LES VENDANGEUSES.

Au lever du rideau, on aperçoit au loin, par les coteaux, un jeune berger dans un costume pittoresque, qui s'éloigne. — Les vendangeuses, groupées à la lisière de la forêt, le suivent du regard.

INTRODUCTION.

PREMIÈRES VENDANGEUSES, appelant.

Jean!

DEUXIÈMES VENDANGEUSES.

Jean!

JEAN DE NIVELLE

PREMIÈRES VENDANGEUSES.

Voyez un peu s'il répondra?
Sans tourner la tête il s'en va.

CHOEUR.

La plaine est tout ensoleillée,
Viens avec nous sous la feuillée,
Viens donc, c'est l'heure du repos :
Sous les bois sont les doux propos !
L'amour y chante son poème,
Doit-on jamais fuir qui vous aime?

Appelant.

Jean ! Jean !

PREMIÈRES VENDANGEUSES.

Vraiment nous sommes bien folles
De lui faire les doux yeux,
Pourquoi perdre nos paroles
Pour ce berger dédaigneux ?

DEUXIÈMES VENDANGEUSES.

Jamais il ne répondra,
Ce vilain Jean de Nivelles ;
Tant pis pour lui s'il s'en va,
S'il s'en va quand on l'appelle !

TOUTES.

Aussi nous le punirons,
Et pour venger tant d'affronts,
Nous voulons fuir sa présence,
Et nous ne lui répondrons
Que par le silence
Et l'indifférence,
Nous le jurons !

PREMIÈRES VENDANGEUSES.

C'est lui !

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

La plaine est tout ensoleillée,
Etc., etc.

SCÈNE II

LES MÊMES, SIMONE.

SIMONE, d'un accent narquois.

Eh bien! il fuit toujours votre berger sauvage?

LES VENDANGEUSES, surprises.

Simone!

SIMONE.

Allez, allez! appelez le volage!

Répétez bien son nom aux échos d'alentour!

L'écho va le redire aux dames de la cour,

Et je les vois passer blanches comme les cygnes,

Cherchant le beau berger qui se rit de l'amour.

Et qu'a-t-il donc de mieux que les gars de nos vignes?

Qu'on le compare à mon fils, à Thibaut!

LES VENDANGEUSES.

Thibaut! où donc est-il?

SIMONE, amèrement.

Vous le savez, cruelles!

Thibaut est prisonnier dans leurs geôles mortelles,

Au fond d'un noir cachot...

Pour un collier... que, dans un jour de fête,

Il a... trouvé, pour sa cousine Arlette.

On a dit qu'il l'avait volé,

C'est faux!... c'est faux, je le répète!

LES VENDANGEUSES.

Apaïse ton cœur désolé.

SIMONE.

Rien ne peut guérir ma blessure!

Avec énergie.

Je le délivrerai, fallût-il un trésor,

Bientôt j'aurai de l'or.

JEAN DE NIVELLE

LES VENDANGEUSES.

De l'or!

SIMONE.

Devant vous je le jure!

Doucement.

Je vends des secrets pour charmer,
Des philtres pour se faire aimer!

LES VENDANGEUSES, s'approchant d'elle.

Donne-nous tes secrets, Simone, et pour ta peine
Nous viendrons t'apporter les fruits de nos paniers,
De raisins et de fleurs ta maison sera pleine.

SIMONE.

Je vous dirai pour quelques beaux deniers
Le secret de la mandragore,
Qui met au cœur un feu qui le dévore.

BALLADE.

I

Tant que le jour dure encore,
Dressez un petit autel,
Placez-y la mandragore;
C'est l'image d'un mortel!
Entourez-la de quatre cierges
Achetés bien dévotement,
Choisis parmi les cires vierges,
Et dites en les allumant :
Mandragore charmée,
Fais que je sois aimée,
Fais que mon regard attire le sien,
Que sa voix réponde à la mienne,
Que par ton pouvoir au-devant du mien
Son cœur vienne!

II

Puis au cœur de la racine,
Le cierge étant consumé,

Piquez une épingle fine
 Portant le nom bien-aimé.
 Celui que votre cœur appelle
 Tout aussitôt vous le verrez,
 Son image dans la chapelle
 Restera tant que vous direz :
 Mandragore charmée,
 Etc.

DEUXIÈME VENDANGEUSE.

Prends ma croix!

PREMIÈRE VENDANGREUSE.

Mon collier!

TROISIÈME VENDANGREUSE.

Cet argent!

QUATRIÈME VENDANGEUSE.

Ces bijoux!

ENSEMBLE.

La prière? la saurops-nous?

REPRISE GÉNÉRALE.

Mandragore charmée,
 Etc., etc.

En répétant le refrain, les vendangeuses se retirent doucement et laissent Simone seule. — Malicorne entre par le fond.

SCÈNE III

SIMONE, MALICORNE.

MALICORNE.

Brave femme!

SIMONE.

Un seigneur du pays de France,

MALICORNE.

Pourrais-tu m'indiquer la cabane de Simone? la sorcière...
comme on dit dans votre pays de Bourgogne.

SIMONE.

La voici, mon bon seigneur!

MALICORNE.

On m'a affirmé qu'elle était située dans un lieu désert;
ce lieu est-il vraiment désert?

SIMONE.

Tout à fait désert.

MALICORNE.

C'est égal; consens à faire le guet.

SIMONE.

Le guet?

MALICORNE.

Oui, j'attends un seigneur bourguignon qui vient en cachette. Je ne voudrais pas qu'on nous surprenne ensemble, comprends-tu?

SIMONE.

Non!

MALICORNE.

Tant mieux. (A part.) Je regrette de lui avoir dit ça. (Haut.)
Tu monteras sur ce coteau et aussitôt que tu apercevras
quelqu'un, tu crieras : Alerte!

SIMONE.

Alerte?

MALICORNE.

Je te donnerai un écu d'or.

SIMONE.

J'y vais, mon bon seigneur!

MALICORNE.

Encore un mot ! Connais-tu cette Simone ?

SIMONE.

C'est moi !

MALICORNE.

C'est toi ! ah ! c'est toi ! On dit que tu vends des philtres pour se faire aimer.

SIMONE.

Oui !

MALICORNE.

Mais il me faudrait des philtres d'une vertu particulière, des philtres puissants... Ne me regarde pas, ce n'est pas pour moi !

SIMONE.

Je le crois bien !

MALICORNE.

C'est pour ma fille Isabeau.

SIMONE.

Qui est laide ?

MALICORNE.

Je vois bien que tu es sorcière ! Isabeau a peut-être une épaule qui exagère ; mais on peut se permettre ça quand on apporte en dot une province et qu'on a l'honneur d'être la fille du sire de Malicorne, en ce moment envoyé extraordinaire de Sa Majesté Louis XI à la cour de Bourgogne !

SIMONE.

Ah !

MALICORNE.

Oui ! mais on ne rira plus, quand elle aura épousé, sur l'ordre du roi, le plus jeune des fils du duc de Montmorency, Jean qu'elle adore !

SIMONE.

Et lui ?

MALICORNE.

Lui ! il s'est sauvé ; mais on le cherche. Il se cache sans doute sur vos terres de Bourgogne, dans ces bois peut-être !

SIMONE.

Vous le croyez !

MALICORNE.

Il y aurait une bonne récompense pour qui m'aiderait à le découvrir.

SIMONE.

Ah !

MALICORNE.

Très bonne ! Le roi est furieux et il m'a chargé... Mais je ne suis pas ici pour confier mes secrets ! au contraire, puisque je suis diplomate !

SIMONE, criant.

Alerte !

MALICORNE.

Quoi ! alerte ! (Regardant.) C'est précisément le baron de Beautreillis que j'attends !

SIMONE.

Le premier chambellan du duc Philippe !

MALICORNE.

Tu le connais ?

SIMONE.

Oui !

MALICORNE, à part.

Je regrette de lui avoir dit ça ! (Haut.) Va faire le guet !

SCÈNE IV

MALICORNE, LE BARON, SIMONE, qui fait le guet.

MALICORNE.

Ce cher baron !

LE BARON.

Ce cher Malicorne ! (Changeant de ton en voyant Simone.) Par quel hasard ?

MALICORNE.

Comment, par quel hasard ?

LE BARON.

Par quel heureux hasard ?

Il lui montre Simone.

MALICORNE, dédaigneusement.

Ah ! C'est une brave paysanne, qui fait le guet pour nous là-haut !

LE BARON.

Très bien ! ce cher Malicorne !

MALICORNE.

Ce cher baron ! Le roi, mon gracieux maître, vous prie d'accepter pour votre fille, mademoiselle Diane, ce modeste collier.

LE BARON, embarrassé.

Je ne sais si je puis...

MALICORNE.

Vous pouvez : le lieu est désert.

LE BARON le prend.

J'espère que vous ne me demanderez rien de grave ?

MALICORNE.

Rien... ou peu de chose, mon cher baron... ce sont des rubis.

LE BARON.

Vous avez une mission ?

MALICORNE.

J'en ai trois. Une mission officielle, une mission confidentielle et une mission intime !

LE BARON.

Je vous préviens que je ne veux pas me compromettre.

MALICORNE, montrant le collier.

Avec un fermoir en diamants ! Officiellement je viens féliciter le duc Philippe de sa guérison.

LE BARON.

Il est retombé malade !

MALICORNE.

C'est égal, je le féliciterai tout de même. (Baisant la voix.)
Confidentiellement, je lui apporte un traité de paix.

LE BARON, baissant la voix.

Pourquoi confidentiellement ?

MALICORNE.

Je ne peux pas le dire. Enfin j'ai une mission intime, celle de retrouver mon gendre.

LE BARON, étonné.

Mademoiselle de Malicorne est mariée ?

MALICORNE.

Elle devrait l'être. Elle l'est... en effigie.

LE BARON.

Ce n'est guère. Avec qui ?

MALICORNE.

Avec Jean de Montmorency qu'elle trouve charmant.

LE BARON.

Et vous ?

MALICORNE.

Moi, je ne l'ai jamais vu.

LE BARON.

Comment ?

MALICORNE.

Il est parti une première fois quand on allait me le présenter. On l'a repris, mais on l'a enfermé par prudence. Je conduisais Isabeau sous les murs de sa prison ; elle le contemplait de loin ; moi, je ne voyais rien ; j'ai la vue basse. Enfin, le grand jour arrive. Le roi monte sur son trône. Je m'avance avec Isabeau. Le roi sourit ; on amène le fiancé. Isabeau baisse les yeux, je mets mes lunettes. Elle tend la main ; il n'y était plus !

LE BARON.

Ab ! mon Dieu !

MALICORNE.

On le cherche ; rien. Depuis deux mois on le fait sommer à son de trompe, dans tous les coins du royaume, d'avoir à comparaître, rien. Le roi le fait condamner à mort pour rébellion, ça ne le ramène pas !

LE BARON.

Vraiment !

MALICORNE.

Mais il m'a écrit. Il a osé m'écrire : « J'aimais une jeune fille très belle ! » Qu'est-ce que la beauté pour une jeune fille !

LE BARON.

Hé ! hé !

MALICORNE.

« Me voyant en disgrâce, et pour ne pas déplaire au roi,
» elle épouse un courtisan plus humble et mieux en cour ! »

LE BARON.

Eh bien alors ?

MALICORNE, continuant.

« Je suis las du monde... » Il n'a que vingt ans ! « Ce n'est
» pas mademoiselle de Malicorne que je fuis, ce sont les fem-
» mes ! »

LE BARON.

Il généralise. Il est poli !

MALICORNE.

Oui !... Ce sont les femmes... (Lisant :) « Je ne demande
» rien que l'oubli ! »

LE BARON.

C'est un cœur blessé !

MALICORNE.

Mais le roi, mon gracieux maître, ne l'entend pas ainsi.
Nous nous sommes jetés à ses pieds, Isabeau et moi, nous
lui avons dit : « Sire, laissez le duc Jean ! » — nous lui faisons
grâce. — Pas de grâce ! a répondu mon gracieux maître
avec fureur, il faut un exemple ! Il sera pendu ; mais avant,
il épousera votre fille !

LE BARON.

Le roi Louis est sévère !

MALICORNE.

Ah ! mon ami, il est terrible. « Tous mes sujets rebelles me
» bravent, » a-t-il continué en s'animant de plus en plus,
« parce qu'ils croient trouver aide et protection sur les
» terres de Bourgogne. Eh bien, je ferai la paix avec mon

» cousin le duc Philippe ; c'est vous, sire de Malicorne, qui
 » lui porterez le traité. — Votre Majesté me comble. —
 » Mais ne revenez pas sans votre gendre ! Seulement... voilà
 » où ma mission est confidentielle.., Méfiez-vous du comte
 » de Charolais. »

LE BARON.

Le fils du duc ?

MALICORNE.

Qui est mon ennemi, mais qui heureusement est brouillé
 avec son père !

LE BARON.

C'est vrai.

MALICORNE.

Êtes-vous pour le père ou pour le fils ?

LE BARON.

Mon ami, je ne sais pas !

MALICORNE.

Comment ! Vous ne savez pas ?

LE BARON.

Non !

SIMONE.

Alerte !

MALICORNE et LE BARON.

Ah !

SIMONE.

On vient !

LE BARON.

Ayons l'air de ne pas nous connaître !

MALICORNE.

Nous ne nous sommes jamais vus !

LE BARON.

Nous ne nous parlons pas !

MALICORNE.

Nous ne nous saluons pas ! Où nous retrouverons-nous ?

LE BARON.

Ici ?

MALICORNE.

Ici !

SIMONE.

Prenez garde !

MALICORNE et LE BARON, sortant chacun d'un côté différent.

Que la nature est belle sous ces bois !...

MALICORNE, à part.

Je regrette de m'être confié à cette femme.

LE BARON.

J'en ai peut-être trop dit !

SCÈNE V

SIMONE, DIANE.

SIMONE.

C'est une dame de la cour qui vient acheter une mandragore ; mademoiselle de Beautreillis, sa fille !

DIANE, gaiement.

Reste-t-il pour moi une mandragore ?

SIMONE.

Oui, mademoiselle.

DIANE.

Ne t'imaginer pas que je croie à tes sorcelleries !

SIMONE.

Vous avez tort, mademoiselle.

DIANE.

Oh ! je sais que de très nobles dames de la cour de Bourgogne viennent en cachette te demander cette plante magique ; mais moi, je viens par hasard. M. de Charolais a organisé pour nous une chevauchée dans les bois de l'Armançon. On s'est arrêté près d'ici, et je me suis échappée pour venir embrasser ta nièce, ma petite amie Arlette. Où est-elle ?

SIMONE.

La voilà là-haut qui rêve comme toujours !

DIANE.

Laisse-moi avec elle !

SIMONE, à part.

A présent je veux savoir où se cache le seigneur Jean de Montmorency !

Elle rentre dans sa cabane.

SCÈNE VI

ARLETTE, DIANE.

Arlette porte un paquet de plantes sauvages, elle a des fleurs dans les cheveux, des fleurs sur son corsage, posées avec coquetterie.

ARLETTE, avec joie.

Mademoiselle Diane !

DIANE.

Comme tu es mignonne ainsi, Arlette!

ARLETTE.

Ce sont des fleurs des champs, que j'ai cueillies en cherchant des plantes sauvages pour Simone.

DIANE.

Petite coquette! Tu veux plaire à quelqu'un!

ARLETTE.

Moi? Non! Oui! Peut-être! Je ne sais pas!

DIANE.

Tes yeux disent que tu le sais! Conte-moi tes secrets.

ARLETTE.

Une pauvre fille comme moi n'a pas de secrets.

DIANE.

Veux-tu que je te dise les miens? D'abord, mon père s'imagina que la fille du baron de Beautreillis, premier chambellan du duc Philippe, doit être adorée de tout le monde.

ARLETTE.

Et comment ne seriez-vous pas adorée!

DIANE.

Oh! ce n'est pas une raison. Et il veut me persuader que j'aime le propre fils du duc, M. de Charolais. Je l'aime peut-être, je fais ce que je peux, mais quand je le vois, je ne ressens aucun plaisir.

ARLETTE.

C'est qu'alors vous ne l'aimez pas!

DIANE.

Tu crois?

ARLETTE.

Si, lorsqu'il passe à vos côtés, vous ne vous sentez pas au cœur une joie inconnue, c'est que vous ne l'aimez pas ! Si vous ne restez pas des heures entières à suivre des yeux le sentier par où il a passé, c'est que vous ne l'aimez pas ! Si tout en vous ne redit pas son nom, l'oiseau qui chante, la feuille qui tremble au vent, le nuage qui passe, l'étoile qui vous regarde, c'est que vous ne l'aimez pas !

DIANE.

Eh ! mais, Arlette, comme tu en parles !

ARLETTE.

Ici, dans ce coin sauvage de la forêt, nous ne voyons passer que des amoureux.

DIANE.

Et il te plaît donc beaucoup ce coin sauvage ?

ARLETTE.

Oui.

DIANE.

Je t'ai offert si souvent de t'emmener avec moi. Tu serais à la cour...

ARLETTE.

Oh ! je vous remercie, mademoiselle.

DIANE.

Comment peux-tu aimer l'existence que tu mènes ?

ARLETTE.

Je suis habituée à nos bois, j'y ai vécu depuis mon enfance ; à chaque arbre, à chaque rocher, à chaque touffe de fleurs, je suis heureuse de retrouver une de mes joies ou une de mes tristesses. Tout me retient ici, tout m'y attache ; tout me reparle de moi et de ceux que j'aime.

DIANE.

Oh! tiens, j'envie ton sort! mais, souviens-toi, Arlette, que si jamais tu as besoin d'un refuge...

ARLETTE.

Oh! oui, oui, mademoiselle, c'est à vous que j'irais, à vous qui êtes si bonne; je vous dirais: me voilà, prenez-moi! Mais quels malheurs peuvent atteindre une pauvre fille des champs? Il me semble aujourd'hui que rien ne pourra jamais m'attrister.

DIANE.

Je veux te quitter sur ce joli sourire. Je m'attarde trop, on remarquerait mon absence, (En remontant et regardant partout.) mais je reviendrai; M. de Charolais dirige notre promenade de ce côté pour nous montrer la fête des vendanges. (Elle se rapproche d'Arlette, en prenant un air indifférent). Est-il toujours ici, ce berger qu'on prétend d'humeur si farouche?

ARLETTE.

Jean de Nivelles!

DIANE.

On s'occupe beaucoup de lui à la cour.

ARLETTE.

Pourquoi, ma bonne demoiselle?

DIANE.

Parce qu'il s'enfuit toujours quand on l'appelle. Cela suffit. Tu le vois souvent?

ARLETTE.

Je le rencontre tous les jours.

DIANE.

Et tu n'as rien remarqué de particulier dans ses allures?

ARLETTE.

Il m'a paru plus doux et meilleur que les autres.

DIANE.

Voilà tout ?

ARLETTE.

Voilà tout.

DIANE.

Ne t'imagines pas que je m'en occupe, au moins. Je suis venue ici pour t'embrasser, ma bonne Arlette, et pour acheter en cachette à Simone, une racine de mandragore ; c'est une mode à la cour de Bourgogne !... Crois-tu au pouvoir de la mandragore ?

ARLETTE.

On croit à tout lorsque l'on aime !

DIANE.

C'est vrai !... mais, dis-moi, pour que le charme ait toute sa puissance, ne faut-il pas prononcer certains mots, dire une prière ?

ARLETTE.

Oui...

DIANE.

Tu sais cette prière ?... (Vivement.) Oh ! je ne veux pas la dire !... (A part, en sortant.) Il faudra bien qu'elle me l'apprenne ! (Haut.) Adieu, Arlette !.. Ne dis à personne que tu m'as vue !... A bientôt !

Elle sort.

SCÈNE VII

ARLETTE, seule.

Elle aussi, elle aime !... Et quoiqu'elle s'en défende, elle aussi dira la prière à la mandragore !... et pourquoi pas ?

MÉLODIE.

On croit à tout lorsque l'on aime,
C'est la loi suprême
Des cœurs amoureux!

Au loin les églantines blanches
Semblaient à mes yeux
Écarter leurs branches ;
J'ai cru voir Jean les abaisser
Pour mieux me regarder passer!
On croit à tout lorsque l'on aime!

Mais oui, c'était Jean lui-même
Et sous les feuillages ombreux
J'ai vu les éclairs de ses yeux.

Il m'aime!

C'est pour moi, c'est pour lui, que le ciel est plus doux.
Fleurs, oiseaux, vous naissez, et vous chantez pour nous!

On croit à tout lorsque l'on aime.
De l'amour lui-même
On entend la voix!

J'avais perdu, suivant ma route,
Quelques fleurs des bois
Par hasard sans doute ;
J'ai vu comme une ombre passer,
Jean venait-il les ramasser?
On croit à tout lorsque l'on aime!

SCÈNE VIII

SIMONE, ARLETTE.

DUO.

SIMONE.

Te voilà bien joyeuse, Arlette!

ARLETTE, d'une voix timide.
Je m'en vais... pardonnez-moi!...

SIMONE.
Pourquoi? J'aime ces airs de fête.
Je suis heureuse comme toi!

ARLETTE.
C'est vrai; la joie est sur votre visage!

SIMONE.
Je pressens un nouveau destin!
Faisant approcher Arlette.
Viens... dis-moi quel heureux présage
As-tu remarqué ce matin?

ARLETTE.
Le rossignol et la fauvette
Ont chanté dès l'aube du jour.

SIMONE.
La fauvette est le champ de fête,
Et le rossignol, c'est l'amour!

ARLETTE.
Elle chantait dans le feuillage,
Il répondait à sa chanson.

SIMONE.
Tous les deux sont de doux présage.
Mon fils revient dans ma maison!

ENSEMBLE.

SIMONE.
Chers oiseaux, sous l'ombrage
Chantez, chantez toujours,
Votre voix me présage
Le retour des beaux jours,

ARLETTE.
Chers oiseaux, sous l'ombrage
Chantez, chantez toujours,
Votre voix me présage
Le retour des amours.

JEAN DE NIVELLE

ARLETTE.

Pour se voir à la source pure
Est venu le chardonneret!

SIMONE.

Tu n'entendis pas le murmure
De l'épervier dans la forêt?

ARLETTE.

Le gentil oiseau d'un coup d'aile
Est parti sur le vert coteau,

SIMONE, avec joie.

Salut au présage fidèle,
Mon enfant reviendra bientôt!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

SIMONE.

Chers oiseaux, sous l'ombrage,
Etc.

ARLETTE.

Chers oiseaux, sous l'ombrage,
Etc.

SIMONE.

Quel bonheur! C'en est fait, Arlette,
Nous allons partir et bientôt...

ARLETTE, stupéfaite.

Partir d'ici?

SIMONE.

Mais qui t'arrête?
Nous allons délivrer Thibaut.

ARLETTE, très émue.

Laisser ces champs, ces bois que j'aime,
Où j'ai marché mes premiers pas,
Qui sont pour moi plus que moi-même,
Oh non! Vous ne le voudrez pas.

SIMONE.

Enfant! tu ne sais rien encore...

ARLETTE.

Quoi donc?...

SIMONE.

Thibaut t'aime, il t'adore!
Tu l'épouseras...

ARLETTE, avec horreur.

Lui... jamais!

SIMONE.

Qu'as-tu dit?

ARLETTE.

Je le hais!

ENSEMBLE.

SIMONE.

Injure sanglante!
Qu'as-tu dit pour ton malheur?
Prends garde, imprudente,
Tu viens de blesser mon cœur.

ARLETTE.

Sa voix menaçante
Croit me glacer de terreur.
Jamais l'épouvante
Ne fera mentir mon cœur.

SIMONE, menaçante.

Mais ton refus est une injure,
S'avançant sur elle.
Tu vas céder, je te le jure!

ARLETTE.

Jamais!...

SIMONE.

Fille sans cœur!

ARLETTE, éperdue.

Grâce!... j'ai peur!

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN.

TRIO.

Jean, paraissant au fond au moment où Simone vient de lever la main sur
Arlette.

JEAN.

Arrière!

Je ne veux pas qu'on touche à cette enfant.

SIMONE.

On ose arrêter ma colère!

ARLETTE, avec bonheur.

C'est lui, c'est lui qui me défend!

ENSEMBLE.

JEAN.

Les cris de ta colère
Ont attiré mes pas,
O cruelle mégère,
J'arrêterai ton bras!
A cette enfant si pure
Que tu viens d'outrager,
Épargne toute injure:
Je saurais la venger!

ARLETTE.

Oui, le ciel tutélaire
 Ici guida ses pas,
 Il brave sa colère
 Et m'arrache à son bras!
 Que mon cœur se rassure,
 Il vient me protéger,
 Il m'aime, j'en suis sûre,
 Et saura me venger!

SIMONE.

Malheur au téméraire
 Qui j'arrache à mon bras!
 D'entraver ma colère
 Tu te repentiras!
 Tu verras, je le jure,
 Insolent étranger,
 Ce que ma haine dure,
 Si je sais me venger!

SIMONE, montrant Arlette.

C'est ma nièce et j'ai tous droits sur elle;
 Elle est mon bien, elle est à moi!

JEAN.

Ame cruelle,
 Je saurai bien la soustraire à ta loi!
 Si le ciel te l'a confiée,
 C'est pour l'aimer, guider ses pas!
 Ne crois pas qu'à ta rage il l'ait sacrifiée:
 Sur mon honneur, tu n'y toucheras pas!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JEAN.

Les cris de ta colère
 Etc.

ARLETTE.

Oui, le ciel tutélaire
 Etc.

SIMONE.

Malheur au téméraire
Etc.

SIMONE, la retenant.

Ne t'en va pas, Jean de Nivelles, et dis-moi de quel droit tu me défends de battre ma nièce ?

JEAN.

C'est un droit que je prends parce qu'il me plaît de le prendre.

SIMONE.

Es-tu le roi de France ou monseigneur le duc de Bourgogne pour parler de la sorte ?

JEAN.

Je suis assez fort pour me faire obéir, voilà tout !

SIMONE, avec rage.

Obéir ?

JEAN, lui saisissant le bras.

Oui !

SIMONE, examinant sa main.

Ce n'est pas la main d'un paysan.

JEAN.

Que serais-je donc ?

Arlette, très émus, ne quitte plus Jean des yeux.

SIMONE.

Je t'entendais l'autre jour causer avec tes moutons ; tu leur parles comme à des chrétiens.

JEAN.

Pourquoi ne leur parlerais-je pas puisqu'ils me comprennent ?

SIMONE.

A ton âge, on ne s'en va pas toujours seul par les bois.

JEAN.

Quand je suis seul, les oiseaux n'ont pas peur de moi, et ça m'amuse de jouer avec les oiseaux!

SIMONE.

Pourquoi te sauves-tu quand les belles filles te font des avances?

JEAN.

C'est que leurs avances ont l'air de moqueries et m'intimident.

SIMONE.

Tu t'en vas, tu t'en vas toujours, si bien que les enfants crient quand tu passes : « Voilà ce chien de Jean de Nivelles, qui s'en va quand on l'appelle. »

JEAN.

COUPLETS.

I

Je vais où le hasard m'attire,
Où le ciel me paraît plus doux ;
Car le bonheur auquel j'aspire
N'est pas celui qui vient à nous !
Les fleurs semblent sous le feuillage,
Se cacher quand nous paraissions ;
Mais qui nous arrête au passage ?
Ce sont les ronces des buissons !
Voilà pourquoi Jean de Nivelles
S'en va quand on l'appelle !

II

L'oiseau dans les cieux monte et plane,
Le bluets fleurit dans les champs,
Cueillez la fleur, elle se fane,
L'oiseau captif n'a plus de chants.

C'est alors que l'amour nous blesse,
 Que ses regards sont les plus doux.
 Cherchons-le quand il nous délaisse,
 Fuyons-le quand il vient à nous!
 Voilà pourquoi Jean de Nivelles
 S'en va quand on l'appelle!

SIMONE.

Je saurai qui tu es et je te dénoncerai, et ils me paieront pour t'avoir dénoncé et je serai vengée! A bientôt, seigneur Jean de Montmorency.

Elle sort.

ARLETTE.

Ah!

SCÈNE X

JEAN, ARLETTE.

JEAN.

Elle ne sait ce qu'elle dit! Je serai toujours là pour te défendre, Arlette!

ARLETTE, sans lui répondre.

J'ai vu ce matin un seigneur de France qui allait à la cour du duc Philippe à Dijon.

JEAN.

Qu'a cela d'étonnant?

ARLETTE.

Le sire de Malicorne.

JEAN.

Ah!

ARLETTE.

Il racontait que le roi Louis XI faisait chercher partout un seigneur de sa cour, qui avait dû se réfugier sur les terres de Bourgogne.

JEAN.

Eh bien, Arlette, que nous importe? Les querelles des grands ne nous regardent pas.

ARLETTE.

Ils ajoutaient que c'était le plus jeune des fils du duc de Montmorency, le duc Jean, qui avait ouvertement désobéi à son père et au roi, en refusant d'épouser une riche demoiselle.

JEAN, vivement.

Laide et bossue!

ARLETTE.

Vous le savez?

JEAN, se reprenant.

Je l'ai entendu raconter aussi.

ARLETTE.

Il disait encore que ce jeune seigneur bravait la colère du roi, parce qu'il aimait une autre jeune fille très belle.

JEAN.

Dont il se croyait aimé et qui, le voyant en disgrâce, lui a préféré un courtisan plus habile et mieux en cour; mais il était fou vraiment ce Montmorency et il ne mérite pas qu'on le plaigne! Ne savait-il pas que les femmes ne nous doivent que d'être jolies et qu'il faut les aimer comme on aime les fleurs, sans le souci du jour et du lendemain!... Ne t'émeus pas de cette histoire, Arlette.

Arlette, très émue, jette au loin les fleurs qu'elle avait encore dans les mains.

DUO.

JEAN.

Eh bien! douce Arlette, ma belle,
A quoi penses-tu? Réponds-moi,
C'est ton ami Jean de Nivelle.
Tu te tais, mais dis-moi pourquoi?

ARLETTE, avec douleur.

Vous n'êtes pas Jean de Nivelles !
 Simone a dit la vérité.
 Mon cœur, dans son rêve emporté,
 Revient à la réalité,
 Pardonnez ma crédulité.

JEAN.

Que t'importe ! et pourquoi me regarder ainsi ?

ARLETTE.

Vous vous appelez Jean, duc de Montmorency !

JEAN.

Un pauvre duc, Arlette,
 Qui voudrait bien changer
 Un titre mensonger
 Pour le nom, la houlette,
 Du plus humble berger !
 Un pauvre duc, Arlette !

ARLETTE, à part, retirant une à une et laissant tomber les fleurs
 dont elle s'était parée.

Tombez, ô fleurs !
 Coulez, mes pleurs,
 Puisqu'il faut que j'oublie
 Le rêve de ma vie !

JEAN.

Un pauvre duc, Arlette,
 Qui fuit devant l'hymen,
 Qui court le grand chemin,
 Sans savoir où sa tête
 Reposera demain !
 Un pauvre duc, Arlette !

ARLETTE.

Tombez, ô fleurs !
 Coulez, mes pleurs,
 Etc.

ENSEMBLE.

JEAN, ARLETTE.

ARLETTE.

C'est pour un jour de fête
De ces fleurs que j'aimais,
Que je parais ma tête.
Ah! tombez à jamais.
Oui, ma main vous rejette.

JEAN.

Oui, partout on me guette,
Et devant moi je vais
Sans reposer jamais
Une vie inquiète ;
Un pauvre duc, Arlette!

JEAN, voyant Arlette qui pleure.

Arlette! eh quoi! des larmes dans ta voix!
Tu m'aimais!... je viens de le lire
Dans tes yeux!

ARLETTE.

Non!

JEAN.

Je vois
Des pleurs dans ton sourire.
Tu m'aimais!

ARLETTE.

Non... Jamais!
J'ai donné mon cœur aux étoiles,
Aux champs dorés par le soleil,
A la nuit qui rit sous ses voiles,
A l'aube blanche, au jour vermeil,
A ce qui chante, à ce qui brille,
Pour toujours j'ai donné mon cœur!

JEAN.

O chaste amour de jeune fille !
Premier sourire de son cœur !
Et première larme qui brille
Comme une perle sur la fleur !

ARLETTE.

J'ai donné mon cœur aux étoiles,
Etc.

JEAN, éperdu.

Viens, Arlette!...

Long silence, Jean regarde Arlette qui semble faire un mouvement pour le suivre; il l'arrête doucement d'un geste et dit avec effort.

Eh bien, non, reste chaste et pure,
O douce créature!

C'est ainsi que je t'aime! adieu!...

Non, je ne veux pas qu'un souffle impar t'effleure.

Ne regarde pas si je pleure,
Mais, quelquefois, pense un peu
Au pauvre Jean de Nivelles,
Qui s'en va quand on l'appelle!

Et il s'éloigne.

SCÈNE XI

ARLETTE, LE BARON, MALICORNE.

ARLETTE.

Je me demandais si je l'aimais! si je l'aimais!... Dans ces bois que j'adorais, dans ces fleurs qui faisaient ma joie, c'est lui que j'aimais! En ce moment encore je l'y revois partout. Il est vite venu le malheur que je ne voulais pas prévoir!... Non, je ne resterai pas ici, j'irai trouver mademoiselle Diane, je lui dirai: prenez-moi; je ne serai plus qu'à vous et à mes souvenirs!

LE BARON, revenant.

Encore quelqu'un ! Ah ! c'est une paysanne !

ARLETTE, avec désespoir.

Monseigneur ! voudriez-vous me conduire à mademoiselle Diane.

LE BARON, à part.

Elle me connaît ! (Haut.) Ma fille ? Elle est à Dijon, elle doit y être ! moi, je me suis échappé en cachette avant l'aurore !

ARLETTE.

Je la retrouverai, je veux qu'elle m'emmène aujourd'hui, à l'instant !

Elle sort.

SCÈNE XII

MALICORNE, LE BARON.

MALICORNE.

Êtes-vous pour le père ou le fils ?

LE BARON.

Je ne sais pas !

MALICORNE.

Vous me l'avez déjà dit !

LE BARON.

Le père règne aujourd'hui, mais le fils régnera demain ! si je déplais au père, je perdrai tout aujourd'hui, mais si je déplais au fils je perdrai tout demain !

MALICORNE.

Je comprends votre situation, elle est terrible ! moi, je ne me prononcerais pas et je servais le roi Louis !

LE BARON.

Malicorne!

MALICORNE.

Quel roi! quel grand roi! Il m'a donné une liste des seigneurs de la cour que je peux acheter!

LE BARON.

Voyons!

MALICORNE.

Avec des notes tout à fait confidentielles... Lisez!

LE BARON.

Naturellement!... (lisant.) Saladin!... sire d'Anglure! ah!

MALICORNE.

Oui!

LE BARON.

Le favori du comte de Charolais! oh!

MALICORNE.

Oui!

LE BARON, effrayé et lisant.

Ah!... le baron de Beautreillis!

MALICORNE, à part.

J'ai oublié qu'il y était!

LE BARON.

Moi!...

MALICORNE.

Calmez-vous!

LE BARON, à part.

C'est injurieux, mais c'est flatteur!

MALICORNE.

Vous ne refuserez pas de nous servir?

LE BARON.

A la condition que de votre côté...

MALICORNE.

Comptez sur moi!

LE BARON.

Je vous prévien que je serai diplomate!

MALICORNE.

Et moi donc!

LE BARON.

Je parlerai sans parler, j'agirai sans agir!

MALICORNE.

Moi, je vous servirai sans vous servir; c'est la vraie diplomatie, celle-là.

LE BARON.

La vraie!

On entend des chants au loin.

MALICORNE.

Quel est ce bruit?

LE BARON.

Ce n'est rien, c'est la fête des vendanges.

MALICORNE.

La fête des vendanges, aujourd'hui?

LE BARON.

Une coutume du pays! Les vendangeuses choisissent douze reines qui, à leur tour, élisent un roi parmi les plus beaux gars de la contrée, c'est très amusant!

MALICORNE.

Mais il ne faut pas qu'on nous voie ensemble!

LE BARON.

Non!

Tout à coup éclatent des sauteries. Ils se retournent effarés et se trouvent en face de nombreux seigneurs bourguignons.

MALICORNE.

Mais ce lieu n'est pas désert !

LE BARON.

Le comte de Charolais !

MALICORNE.

Je suis pris !

LE BARON.

Je suis perdu !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CHAROLAIS, puis DIANE. SEIGNEURS,
DAMES DE LA COUR.

LE COMTE.

Monsieur de Beautreillis ?

LE BARON.

Oui... oui... monseigneur... oui... je passais par hasard !

LE COMTE.

On vous disait enfermé pour travailler aux affaires de notre duché de Bourgogne. Cela me paraissait bien invraisemblable.

LE BARON, à part.

Il me raille !

LE COMTE.

Eh ! mais, c'est le sire de Malicorne !

MALICORNE.

Oui, oui, monseigneur, je passais... par hasard !

LOCENTE.

Comme M. de Beautreillis!

LE BARON.

Sans nous voir!

MALICORNE.

Sans nous voir!

Diane paraît avec les dames de la cour et des paysannes curieuses.

LE BARON.

Ma fille! il était temps!

SCÈNE XIV

FINALE.

DIANE.

Quelle joie enivrante
 D'aller insouciant
 Par les chemins déserts
 Cherchant comme l'abeille,
 Une grappe vermeille
 Sous les pampres verts!

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Quelle joie enivrante,
 Etc.

CHAROLAIS.

Eh bien! mes belles damoiselles,
 Les douze reines où sont-elles?
 Je vais, selon votre désir,

Par des chemins étranges
 Pour voir la fête des vendanges,
 Et je ne vois rien venir !

DIANE.

De tant de complaisance,
 Monseigneur, vous aurez bientôt la récompense !

CHAROLAIS, ironiquement.

Mais pourriez-vous me tirer d'un souci ?
 Sont-ce bien elles,
 Ces reines nouvelles,
 Que nous venons chercher ici ?

COUPLETS.

I

La chronique médisante,
 — Ah ! ne baissez pas les yeux —
 Dit que la forêt charmante
 Cache un berger merveilleux !
 Elle a menti, je le jure,
 Et pour mon compte, je crois
 Que l'amour de la nature
 Seul vous ramène en ces bois !
 Mais écoutez la voix d'un sage :
 Prenez garde au joli berger !
 L'amour se plaît à voltiger
 Du lys superbe à la rose sauvage ;
 Prenez garde au joli berger !

II

Je sais bien, ô damoiselles,
 Que c'est le raisin doré
 Paré des couleurs nouvelles
 Du vieil automne empourpré,
 Ou le ruisseau qui murmure
 Auprès de l'oiseau narquois,
 L'amour seul de la nature

Qui vous amène en ces bois !...
 Mais écoutez la voix d'un sage :
 Prenez garde au joli berger !
 L'amour se plaît à voltiger
 Du lys superbe à la rose sauvage ;
 Prenez garde au joli berger !

DIANE, riant.

Monseigneur, le fait est rare,
 Votre chronique a dit la vérité,
 Ce bois cache un berger bizarre,
 L'avons-nous trop poétisé ?
 Mais ses allures gracieuses
 Lui donnent l'air d'un prince déguisé !

MALICORNE et LE BARON, à part.

Un prince déguisé !

DIANE, contenant.

Et nous venons en curieuses.

CHAROLAIS, souriant à Diane.

Et c'est bien là qu'est le danger.
 Prenez garde au joli berger,
 Ma belle !

DIANE, riant.

Il s'en va quand on l'appelle !

CHAROLAIS.

Quel est son nom ?

DIANE.

Jean de Nivelles !

TOUS.

Jean de Nivelles !

On entend au loin les douze reines des vignes qui appellent Jean ; elles entrent en scène et disent, étonnées à la vue du comte :

LES DOUZE REINES, à Charolais.

Monseigneur, rendez-nous justice,
 De grâce, soyez-nous propice !

Nous avons perdu notre roi,
Il s'en va sans dire pourquoi!
Bon seigneur, rendez-nous justice!

CHAROLAIS, souriant.

S'il a fui tant d'attraits, son crime est excessif!
Quel est cet infidèle?

LES REINES.

Jean de Nivelles!

CHAROLAIS.

Qu'on me l'amène, mort ou vif!

On sort pour exécuter les ordres du comte.

REPRISE DU CHOEUR.

Monseigneur, rendez-nous justice,
Etc.

SCÈNE XV

LES MÊMES, JEAN, amené par des GARDÉS.

MALICORNE, voyant Jean, à Beautreillis.

Eh quoi! ce paysan si bête!

BEAUTREILLIS.

Ce serait le roi de la fête!

CHAROLAIS, l'examinant.

Il n'est pas mal assurément!

DIANE.

Quel grand air! quel regard charmant!

MALICORNE et BEAUTREILLIS.

C'est un vilain, la chose est claire!

SALADIN.

Il est vraiment fort ordinaire !

CHAROLAIS, s'avancant vers Jean.

Tu ne veux donc pas être roi,
Le roi de ces belles fillettes,
Le roi des cœurs qui vont à toi,
Roi des vignes, roi des fauvettes ?

JEAN.

Est-il donc besoin d'être roi
Pour aimer les belles fillettes ?
Et faut-il que je règne, moi,
Pour être l'ami des fauvettes !

CHAROLAIS, à part, à Saladin.

Hé ? qu'est ceci ?

On sent une âme fière,

Un vilain, c'est certain, ne parle pas ainsi.

SALADIN.

En ce cas, monseigneur, consultez la sorcière !

JEAN, à part.

Simone !

CHAROLAIS, à Saladin.

Eh bien ! va la chercher.

JEAN, fait un mouvement.

Tu veux partir ; aurais-tu peur ?

JEAN, intimidé.

Non, monseigneur

Mais... mais... voilà déjà que le jour baisse

Et le soleil va se cacher,

Pardonnez-moi si je vous laisse,

Mes bêtes vont s'effaroucher !

ENSEMBLE.

DIANE et LES DAMES DE LA COUR.

L'étrange personnage !

De lui que faut-il présager ?

Il n'a pas le langage

JEAN DE NIVELLE

Ni les airs d'un simple berger.
 Malgré son apparence,
 Oui, tout dit à mon cœur
 Que noble est sa naissance,
 Que c'est un grand seigneur!

JEAN.

Pauvre enfant du village,
 Pourquoi tant me dévisager?
 Croyez-en mon langage,
 Je ne suis qu'un simple berger.
 Gardons bien l'apparence
 Du plus humble pasteur,
 Cachons-leur ma naissance,
 Laissons-les dans l'erreur!

CHAROLAIS.

L'étrange personnage
 De lui que faut-il présager?
 Il n'a pas le langage,
 Ni les airs d'un simple berger.
 Il n'a pas l'apparence
 D'un humble pasteur,
 Mais plutôt la prestance
 Qu'aurait un grand seigneur!

MALICORNE, BEAUTREILLIS, SALADIN et LES SEIGNEURS.

S'occuper davantage
 De ce simple berger,
 D'un rustre de village,
 C'est vraiment déroger!
 Quand on y pense,
 On rit de bon cœur.
 Quelle prestance
 Pour un grand seigneur!

Simone revient et s'arrête en voyant Diane qu'elle paraissait chercher. —
 Arlette, qui est sortie de la chaudière, s'approche d'elle avec inquiétude.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, SIMONE et ARLETTE.

CHAROLAIS et DIANE.

La sorcière!

ARLETTE, à part.

O ciel!

SIMONE.

Qu'as-tu?

ARLETTE.

Rien!

CHAROLAIS.

Connais-tu ce garçon?

SIMONE.

Oui! je le connais bien.

ARLETTE.

Un mot et je dirai que nous sommes allées
Sous les chênes maudits, et nous serons brûlées.

SIMONE, avec effort.

C'est... c'est... Jean!

SALADIN.

Un maraud, rustre insignifiant.

SIMONE.

C'est Jean qu'il se nomme!

A Saladin, avec intention.

Serait-il aussi patient
S'il était gentilhomme?

SALADIN.

Oui, Simone a raison.

Allant à Jean.

On t'offre un diadème,
 Tu refuses, maraud? Eh bien! à l'instant même
 Tu vas accepter ou sinon!

En disant ces mots, Saladin a levé sa cravache sur Jean. En voyant ce mouvement et comme malgré lui, Jean a retenu le bras de Saladin et a marché droit sur lui. Celui-ci recule d'un pas devant son air menaçant. Charolais passe entre Jean et Saladin. Dès qu'il le voit, Jean reprend son allure de paysan et dit avec un sourire niais:

JEAN.

Voilà déjà que le jour baisse,
 Et le soleil va se cacher,
 Pardonnez-moi si je vous laisse,
 Mes bêtes vont s'effaroucher!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DIANE et LES DAMES DE LA COUR.

L'étrange personnage,
 Etc.

CHAROLAIS.

L'étrange personnage,
 Etc.

JEAN.

Cachons la rage
 Qui dévore mon cœur,
 A cet outrage
 J'entends dans le fond de mon cœur
 Un cri vengeur!

ARLETTE.

Sur son visage,
 Ah! j'ai vu seule sa fureur,
 A cet outrage,
 Oui, j'ai senti bondir le cœur
 D'un grand seigneur!

SIMONE.

Sur son visage
 On lit la rage

Et la fureur.
A cet outrage,
Oui, j'ai senti bondir le cœur
D'un grand seigneur!

MALICORNE, BEAUTREILLIS, SALADIN, LES SEIGNEURS.

Quoi! ce langage,
Devant un pareil outrage,
Est-il celui d'un grand seigneur?
A ce langage,
Devant pareil outrage
On eut senti bondir le cœur
D'un grand seigneur!

LES DOUZE REINES et LES DAMES DE LA COUR.

Oui, son visage
Est bien celui d'un grand seigneur.
Sous cet outrage,
On a senti bondir le cœur
D'un grand seigneur!
On aperçoit Jean qui s'éloigne sur la colline.

ACTE DEUXIÈME

Dans le château de Philippe le Bon, à Dijon; une des salles du château, laissant apercevoir par une large baie, à gauche, une table splendidement servie. — Au fond, une grande porte fermée par une grille. Petite porte à droite; à gauche, une porte au bas de laquelle se trouve un escalier de quelques marches.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BARON DE BEAUTREILLIS.

BEAUTREILLIS, à haute voix.

Le duc de Bourgogne, voulant récompenser la fidélité et le dévouement des bourgeois et notables de sa bonne ville de Dijon, permet au populaire de contempler pendant une heure les préparatifs de la fête donnée en l'honneur de l'envoyé de France, le sire de Malicorne. Les gardes sont chargés de maintenir l'ordre.

Le baron s'éloigne pour aller plus loin donner les mêmes instructions et le salon est immédiatement envahi. Ce sont des bourgeois et des bourgeoises, des ouvriers de tous les corps de métiers, des archers et des arbalétriers sans armes, des jeunes filles curieuses que poursuivent des pages.

ENSEMBLE.

BOURGEOIS et BOURGEOISES.

A nous le palais!
Narguons les valets!
De la cave au faite
C'est fête!

A nous le palais!
Allons, de la place!
Voisin qu'on s'efface!
Nous voulons tout voir!
Il faut que l'on passe,
Qu'on passe et repasse,
On doit se mouvoir!

LES GARDES.

Égayez-vous bien,
Ne touchez à rien!
Il faut prendre garde,
On veille, on regarde;
Ne touchez à rien!

LE PAGE, aux jeunes filles.

Puisque le hasard nous rassemble,
Fillettes et garçons,
C'est bien, ce me semble,
Pour la danse et pour les chansons!

LES JEUNES FILLES.

C'est dit, dansons, chantons!
Allons, une ronde et dansons!

SCÈNE II

LE PAGE.

RONDE.

Avoine, folle avoine, à la saison prochaine,

JEAN DE NIVELLE

Que le bon Dieu dans les champs te ramène!
 Qui veut savoir
 Et qui veut voir
 Comme on battait la gerbe,
 En herbe?

LE PAGE, imitant le geste des batteurs en grange.

Voilà, s'il vous plait,
 Comme on la battait!

ENSEMBLE.

Avoine, folle avoine, à la saison prochaine,
 Que le bon Dieu dans les champs te ramène!

LE PAGE.

II

Qui veut savoir
 Et qui veut voir
 Comment on parlait aux filles
 Gentilles?

LE PAGE, embrassant une jeune fille.

Voilà, s'il vous plait,
 Comme on leur parlait.

ENSEMBLE.

Avoine, folle avoine,
 Etc.

Tout à coup, plusieurs fontaines, versent des vins de différents pays.

TOUS.

O ciel! du vin!

PREMIERS BOURGEOIS.

Il est rouge!

DEUXIÈMES BOURGEOIS.

Il est blanc

TOUS.

C'est étonnant, c'est surprenant,
O merveille
Sans pareille!
Puisons!
Buvons!

LES FEMMES et LES JEUNES FILLES.

Chantons!
Dançons!

Tout le monde se précipite sur les fontaines, pendant que les pages courent
après les jeunes filles.

BEAUTREILLIS, accourant.

Je l'avais bien dit,
Ce peuple maudit
Va tout saccager,
Va tout ravager!

LES BOURGEOIS.

Chantons, buvons!

BEAUTREILLIS.

N'avez-vous pas de honte?
Le rouge au front me monte!

LES BOURGEOIS.

Chantons, buvons, dançons,
Vive le duc Philippe!

LES GARDES.

Mon Dieu! quelles façons!
Allons! qu'on se dissipe!

On entoure Beautreillis et on danse autour de lui.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES BOURGEOIS.

A nous le palais,
Etc.

LES GARDES.

Gardons le palais
Contre leurs méfaits.
Perdent-ils en fête

La tête?

TOUS, parlé.

Vive le duc!

En ce moment entre le sire de Malicorne, en grande tenue d'apparat, ballotté et cahoté par la foule.

SCÈNE III

LE BARON, MALICORNE.

LE BARON.

Que Votre Excellence leur pardonne !

MALICORNE.

Que se passe-t-il? Que font ces gens-là? Pourquoi ce tapage?

LE BARON.

C'est en votre honneur, Malicorne !

MALICORNE.

J'ai demandé au duc Philippe une entrevue particulière.

LE BARON.

On vous l'accorde.

MALICORNE.

On me l'a fait attendre!

LE BARON.

Vous avez été entouré d'égards...

MALICORNE.

J'ai été entouré de gardiens.

LE BARON.

Une garde d'honneur!

MALICORNE.

Enfin! Le duc me fait dire qu'il me recevra seul. J'arrive et je trouve une foule qui me houscule. Je ne vois que des soldats partout!

LE BARON.

Pour vous faire honneur, Malicorne.

MALICORNE.

Ce n'était pas dans le programme. On dirait qu'on va partir en guerre! Mais c'est égal, M. de Charolais aura beau faire, je triomphe! Le traité de paix sera signé dans une heure, avec cette clause : « Le sire de Malicorne est autorisé » à faire rechercher sur les terres de Bourgogne et à faire » arrêter, partout où il le rencontrera, le seigneur Jean de » Montmorency. » J'aurai mon traité et mon gendre! Il était temps! On m'écrit qu'Isabeau foud à vue d'œil. Tous ses avantages physiques disparaissent, (A part.) sauf son dos, qui y gagne! mais je lui enverrai son fiancé, ficelé, garrotté, prêt à être épousé!... Ah! mon ami, que le métier de père est difficile!

LE BARON.

A qui le dites-vous?

MALICORNE.

Mais je suis heureux, baron! (Avec effusion.) parce qu'à présent s'il m'arrivait quelque anicroche, vous êtes là...

LE BARON.

J'y étais toujours!

MALICORNE.

Je veux dire qu'aujourd'hui vous pouvez tout ce que vous voulez.

LE BARON.

Ne croyez pas ça!

MALICORNE.

Grâce à cette jeune Arlette que mademoiselle de Beautreillis a inventée.

LE BARON, dédaigneusement.

La nièce de Simone, la sorcière, une façon de pauvre que ma fille a recueillie?

MALICORNE.

Et dont le duc Philippe s'affole déjà!

LE BARON.

En tout bien, tout honneur!

MALICORNE.

Ce n'en est que plus grave... à son âge!

LE BARON.

Parce qu'elle lui a chanté quelque chanson du pays.

MALICORNE, raille.

Voyez-vous cet ancien grand coureur d'aventures, qui s'éprend tout à coup de candeur et de chasteté? Cela amuse bien le roi Louis, mon gracieux maître. Elle est d'ailleurs très gentille cette petite. Comprend-on que des vilains aient des enfants pareils quand un Romuald de Malicorne et une Hildegarde de la Roche Huppée font une fille bossue! Le ciel a de singulières distractions! Mais elle vous doit tout, cette Arlette, et s'il fallait user de son crédit...

LE BARON.

Je le réserve!

MALICORNE.

Pour qui?

LE BARON.

Pour moi.

MALICORNE.

Qu'avez-vous à demander?

LE BARON.

Tout, tout ! D'abord, ma fille aime M. de Charolais.

MALICORNE.

M. de Charolais est brouillé avec son père !

LE BARON.

Je le sais bien ! Le comte est en disgrâce, aussi j'ai suspendu l'amour de Diane jusqu'à nouvel ordre, mais aussitôt que le père et le fils se seront rapprochés...

MALICORNE.

Jamais.

LE BARON.

Comment, jamais ?

MALICORNE.

Jamais ! Il entre dans ma politique qu'ils ne se raccommodent pas !

LE BARON.

Il entre dans la mienne qu'ils se raccommodent !

MALICORNE.

J'ai quelqu'un qui s'occupe à les brouiller !

LE BARON.

Moi j'ai quelqu'un qui travaille à les raccommoder !

MALICORNE.

Mon personnage est mieux en position que le vôtre !

LE BARON.

Je ne crois pas!

MALICORNE.

C'est Saladin, sire d'Anglure!

LE BARON.

C'est Saladin qui les raccommode!

MALICORNE.

Qui les brouille!

LE BARON.

Saladin est mon ami!

MALICORNE.

Non, c'est le mien!

LE BARON.

Dites: le nôtre!

MALICORNE.

Le mien surtout, je l'ai payé pour ça!

LE BARON.

Je l'ai payé aussi!

MALICORNE.

Mais alors?...

LE BARON.

C'est un misérable!

MALICORNE.

Le voici!

SCÈNE IV

LES MÊMES, SALADIN

TRIO.

Ah! mon ami, cher Saladin!

LE BARON.

Mon cher ami, cher Saladin!

MALICORNE.

Un mot, un seul mot, je vous en prie!

LE BARON.

Un mot, un seul mot, je vous supplie!

MALICORNE.

Dites-moi bien la vérité!

LE BARON.

Parlez avec sincérité.

MALICORNE.

Répondez-moi vite!

LE BARON.

Répondez de suite!

MALICORNE et LE BARON.

Voyons, est-ce mauvais ou bon?

MALICORNE.

Là-bas, que dit-on?

LE BARON.

Là-bas, que fait-on?

JEAN DE NIVELLE

MALICORNE et LE BARON.

Aurait-on un soupçon?

SALADIN, à Besutreillis.

Tout va bien, mon amitié veille!

MALICORNE et LE BARON.

Tout va bien, ô charme, ô merveille.

SALADIN, au baron.

Le comte a reconnu ses torts!

LE BARON.

Alors nous avons l'avantage?

Enfin, nous sommes les plus forts!

SALADIN, à Malicorne.

Le duc veut régner sans partage.

MALICORNE.

Alors nous avons l'avantage?

Enfin, nous sommes les plus forts!

SALADIN, à part.

Chacun d'eux est content!

LE BARON.

Ah! quel destin charmant!

MALICORNE.

Heureux événement!

ENSEMBLE.

MALICORNE, LE BARON, SALADIN.

Ah! qu'un doux ami cause d'allégresse!

On peut se fier à son noble cœur,

A vous obliger, toujours il s'empresse.

Il n'a de souci que votre bonheur!

SALADIN, à Malicorne.

Nous régnera, désormais.

Au baron.

Nous régnerons à jamais!

A Malicorne.

Tout nous est favorable!

MALICORNE.

Vraiment, c'est admirable!

SALADIN, au baron et à Malicorne.

Nous l'emporterions... mais...

BEAUTREILLIS et LE BARON.

Comment! pourquoi ce mais?

SALADIN, à tous deux.

Mais... je vois un nuage.

LE BARON et MALICORNE.

Ciel! il voit un nuage!

Il annonce l'orage?

SALADIN.

A moins qu'il ne présage...

LE BARON et MALICORNE.

Dites ce qu'il présage!

SALADIN.

A moins qu'il ne présage...

Le retour du soleil!

LE BARON et MALICORNE.

Le ciel renaît vermeil!

Qu'il est de bon conseil!

TOUS LES TROIS.

C'est le soleil!

ENSEMBLE.

Ah! qu'un doux ami cause d'allégresse,

Etc.

MALICORNE.

Ah! mon ami, je regrette d'avoir un gendre... Je vous donnerais ma fille Isabeau.

SALADIN, à part.

La bossue! (Haut.) Vous me comblez!

LE BARON.

Ah! mon ami, quel service vous me rendez! (Bas.) Mais je ne comprends rien à la joie de Malicorne?

SALADIN, bas, au baron.

La tête est un peu faible.

LE BARON.

Je m'en étais aperçu!

MALICORNE, bas.

Je ne comprends rien à la joie du baron.

SALADIN.

La tête est un peu faible.

MALICORNE.

Je m'en étais aperçu!

LE BARON.

Mais alors, Diane peut aimer M. de Charolais?

SALADIN.

Assurément!

MALICORNE.

Mais non, au contraire, puisquè...

LE BARON.

Comment, au contraire?

SALADIN, l'interrompant.

Vous avez raison tous les deux.

MALICORNE.

Ne raconte-t-on pas, d'ailleurs, que mademoiselle Diane s'est éprise d'un simple berger ?

LE BARON.

C'est faux ! c'est faux ! Elle a eu l'air de s'intéresser à un berger, grâce à M. de Commines qui raconte à ces dames des histoires grecques, mais absurdes. D'ailleurs, ce beau berger Paris, comme on l'appelle, a disparu depuis longtemps des bois de l'Armançon.

SALADIN.

Jean de Nivelles ! — ce rustre que j'ai châtié !

MALICORNE.

Que vous avez failli châtier.

SALADIN.

Je lui avais fait grâce... et le lendemain ce maraud rôdait sur mes terres avec des airs menaçants. Je l'ai fait enlever pendant qu'il dormait et solidement enfermer dans un réduit convenablement grillé !

LE BARON.

Ah ! merci, merci, merci ! Ça me tranquillise ! La voici ! taisons-nous !

MALICORNE, prenant le baron, à part.

Je voudrais, moi, vous parler de mon traité. Je tiens à ce qu'il soit signé aujourd'hui.

SCÈNE V

LES MÊMES, DIANE.

DIANE.

Mon père! embrassez votre fille. Je viens d'accomplir une mission diplomatique!

LE BARON.

Sans me consulter?... Quelle imprudence!

DIANE.

Vous êtes tous en fête, sans vous douter qu'il s'est passé ce matin de graves événements à la cour de Bourgogne.

MALICORNE.

Lesquels?

DIANE.

Le duc Philippe a exilé M. de Charolais.

MALICORNE et LE BARON.

Hein?

MALICORNE, à Saladin, avec joie.

Vous ne me disiez pas cela?

SALADIN, embarrassé, aux deux.

Mais si, au contraire, je vous le disais!

DIANE.

J'avais rencontré dans la cour d'honneur le comte de Charolais, sombre et abattu; il était seul, on aurait dit que pas un ami n'osait l'accompagner. Je revenais surprise et attristée malgré moi, lorsque je vois accourir Arlette tout affolée. « M. de Charolais, où est M. de Charolais? » Je la

conduis, nous courons dans les escaliers, nous courons dans les galeries au milieu de la foule ébahie, nous arrivons à la porte du château; le comte était à cheval, il allait partir, et Arlette pouvait à peine parler. « Ne partez pas, monsieur de Charolais! vous n'avez pas embrassé le duc votre seigneur! »

SALADIN, MALICORNE, LE BARON.

Hein?

DIANE.

« Il vous attend ! »

LE BARON, radieux, à Saladin.

Vous ne me disiez pas cela ?

MALICORNE, désespéré.

Vous ne me disiez pas cela !

SALADIN, ahuri.

Mais si, au contraire !

DIANE.

Et M. de Charolais est descendu de cheval; il a vite parcouru les escaliers et les galeries... pas plus vite que nous, qui le suivions, et quand il a pénétré dans les appartements de son père, Arlette, qui avait fait le miracle, est restée à l'écart. Moi, j'ai soulevé un coin de la tapisserie, j'ai vu le vieux duc debout, tendant les bras à son fils, et le fils qui s'y précipitait. J'ai sauté au cou d'Arlette, qui m'a répondu avec de grosses larmes : « C'est si bon le bonheur des autres ! »

LE BARON, la pressant dans ses bras avec enthousiasme.

C'est toi qui as tout fait ! Car, sans toi, Arlette ne serait pas au château; sans toi elle ne trouvait pas M. de Charolais ! C'est toi qui as tout fait ! (À sa fille.) Allons féliciter Arlette.

(S'arrêtant.) Je n'ai salué ni Malicorne, ni Saladin. Bah! maintenant, ça m'est complètement égal.

Il sort avec sa fille.

SCÈNE VI

MALICORNE, SALADIN.

MALICORNE.

Une tuile! cela, Saladin, une tuile!

SALADIN.

Je la sens, Malicorne!

MALICORNE.

Voilà cette petite Arlette toute-puissante.

SALADIN.

Celui qui régnerait sur elle gouvernerait la Bourgogne et les Flandres.

MALICORNE.

Vous m'aviez promis de lui faire la cour.

SALADIN, avec fatuité.

Ne me demandez pas d'être indiscret.

MALICORNE.

On raconte qu'hier, en public, elle vous a tourné le dos.

SALADIN.

Vertu qui se rebiffe est bien près de se rendre.

MALICORNE.

Il m'est venu une idée. Je ferai la cour à Arlette moi-même.

SALADIN.

Vous comptez sur vos séductions personnelles?

MALICORNE.

D'abord, et je suis prêt à tout pour le service du roi,
pour le service du roi!

SALADIN.

Eh mais! voyez donc, c'est Simone.

MALICORNE.

Tiens, oui, la tante d'Arlette, une puissance!

SCÈNE VII

LES MÊMES, SIMONE.

SALADIN.

Que cherches-tu, Simone?

SIMONE.

Mademoiselle Diane.

MALICORNE.

Que lui veux-tu?

SIMONE.

Je veux lui redemander Arlette!

SALADIN.

Oh! oh!

MALICORNE.

Mais c'est au duc Philippe qu'il faudrait la demander.

SIMONE.

Arlette est à moi, elle m'appartient.

SALADIN.

Allons, allons!

SIMONE.

Je la veux !

MALICORNE.

Pourquoi ?

SIMONE.

Parce que Thibaut ne peut pas vivre sans elle !

SALADIN.

Ah ! ah ! on t'a rendu Thibaut : jolie opération !

MALICORNE.

Qu'est-ce que c'est que Thibaut ?

SALADIN.

C'est son fils.

MALICORNE.

Ah ! Thibaut aime Arlette. Eh bien, il ne l'aura pas !

SALADIN.

Et il se consolera !

MALICORNE.

Et il se consolera !

COUPLETS.

SIMONE.

I

Se consoler ! Il se peut qu'on oublie,
 Quand on est grand seigneur !
 Changeant d'amours, aux plaisirs de la vie
 On peut jeter son cœur !
 Sous d'autres cieux, de ces cruels orages,
 Vous fuyez les éclats,
 Mais les douleurs de nos amours sauvages
 Ne se consolent pas !

SALADIN, parlé.

Voyons, Simone.

SIMONE.

II

Se consoler ! Parfois le chasseur trouve
Un loup dans le hallier !
Quand il le tue, est-ce qu'on voit la louve
S'enfuir et l'oublier ?
Ses hurlements font trembler nos ombrages,
Elle court au trépas !
Non, les douleurs de nos amours sauvages
Ne se consolent pas !

MALICORNE.

Elle est inouïe ! Cette sauvagesse est inouïe !

SALADIN.

Simone ! tu veux reprendre Arlette. Il faudrait la perdre
dans l'esprit du duc Philippe. As-tu quelque moyen ?

SIMONE.

Si je disais au seigneur duc qu'elle aime un paysan ?

SALADIN.

En es-tu sûre ?

SIMONE.

Si j'en suis sûre ! Elle n'est venue à la cour que pour le
protéger !

SALADIN.

Jean de Nivelles ! toujours ce Jean de Nivelles ! Alors si on
disait à Arlette que Jean de Nivelles vient la voir ?

SIMONE.

Elle ? Elle irait partout !

SALADIN.

Ah ! vraiment ? Mais on pourrait raconter cela au duc.

4.

SIMONE.

Je vous en prie, dites-le! Je vous en supplie, mon bon seigneur!

SALADIN, à Malicorne.

Ce soir la belle Arlette m'appartiendra!

MALICORNE.

Vous avez trouvé un moyen ?

SALADIN.

Simone me l'a donné.

MALICORNE, à part.

Il est capable de tout, ce Saladin, il ira loin! (Haut.) Cher ami, vous savez si je vous aime !

SALADIN.

Laissez-moi m'occuper de mon rendez-vous!

A un page qui paraît.

LE PAGE.

Monseigneur!

SALADIN.

Quand je ferai signe, tu t'approcheras d'Arlette.

MALICORNE, bas.

Simone est là.

Il s'éloigne avec elle

SALADIN, plus bas.

Et tu lui glisseras dans l'oreille qu'un jeune paysan de l'Armançon... Viens! je vais t'apprendre ce qu'il faudra lui dire.

MALICORNE.

Voici la belle Arlette, fêtée, entourée comme une reine.

Les pages font signe à Simone de sortir.

SIMONE.

On me chassé!

Elle sort avec peine.

MALICORNE.

Oh! le baron va la saluer avant moi!

SCÈNE VIII

ARLETTE entre entourée de courtisanes, de dames de la cour et de pages.
Malicorne et le baron sont au premier rang.

ENSEMBLE.

LES SEIGNEURS.

Sur tes pas, charmante Arlette,
Tout est lumière et tout sourit,
Ton regard met tout en fête,
Comme un doux printemps qui fleurit.

SALADIN.

Salut à vous, gentille Arlette.

MALICORNE.

Salut!

LE BARON.

Salut!

ARLETTE.

C'est trop d'honneur.

SALADIN, à Arlette.

Vous avez donc pris la baguette
De quelque fée?

ARLETTE.

Oh! le moqueur!

MALICORNE.

Il fallait un pouvoir magique
Pour calmer le duc irrité.

JEAN DE NIVELLE

ARLETTE, simplement.

J'ai chanté.

LE BARON.

Pour rendre à son âme héroïque
La confiance et la gaité?

ARLETTE.

J'ai chanté!

SALADIN.

Pour mettre le palais en fête,
Pour nous apporter la gaité,
Arlette, qu'avez-vous chanté?

ARLETTE.

Ce qui me passait par la tête!

FABLIAU.

Dans le moulin du grand meunier,
On vient d'une lieue à la ronde;
Père et garçon sont au grenier,
Sachant contenter tout le monde.
Aussi, tout est joie au moulin,
Et dans les aubes de la roue
L'eau monte, retombe et se joue,
Accompagnant de son refrain
Les douces chansons du matin.

Dans sa blanche écuelle,

Qu'emporte le vent,

Le soleil allume

Rubis, diamant!

Et l'eau dit gaiement :

« Tourne, ah! tourne encore,

» Ah! tourne à mon gré,

» De ma voix sonore,

» Je te charmerai !

» Sous ta caresse, mes flots

« Disent au loin aux échos
 » Le bruit joyeux de tes travaux! »

Le grand meunier par malechance
 A la tête près du bonnet.
 Sa vertu n'est pas patience
 Et, pour un mot pris en offense,
 Il a chassé le garçonnet!
 Hélas, la roue est arrêtée!
 Plus de farine, ni froment,
 Et par le silence attristée,
 L'eau ne chante plus maintenant!

Les autres meuniers de sourire,
 Et de se dire :

Pour nous tout va bien!
 Adieu, les beaux jours de naguère;
 Le père et le fils sont en guerre
 Et le grand meunier ne moudra plus rien !

Mais voyez donc devant la porte
 Du vieux moulin, là, sans façon,
 Qui donc s'embrasse de la sorte?
 Eh! c'est le père et le garçon!
 C'est jour de fête,
 La paix est faite,
 Leurs deux cœurs sont à l'unisson!

Et dans les aubes de la roue
 L'eau monte, retombe et se joue
 Et va redisant son refrain.

« Tourne, ah! tourne encore!
 » Etc. »

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHAROLAIS.

LE BARON.

Le comte de Charolais. Il est radieux. Diane, où est Diane?

MALICORNE.

Les voilà tous à ses pieds.

Tous les courtisans se sont précipités au-devant de lui.

CHAROLAIS.

Il y a une heure, messieurs, je n'avais qu'une amie, cette mignonne Arlette, qui maintenant reste à l'écart, me voyant entouré de tant de cœurs chauds et dévoués! Ces messieurs te laisseront passer, Arlette. Donne-moi ta main!

ARLETTE.

Monseigneur...

SALADIN.

Je vous supplie, monseigneur, de mettre mon dévouement à l'épreuve!

CHAROLAIS, riant.

Me le conseillerais-tu, Arlette?

ARLETTE, gaiement.

Oui, monseigneur... en choisissant bien le moment!

SALADIN, à part, furieux.

Elle me tue!

CHAROLAIS, allant à Malicorne.

Pardonnez-moi, sire de Malicorne, je retrouve des amis! Le duc Philippe, mon glorieux père, a pensé qu'il ne vous faisait pas une réception digne de notre cousin de France.

MALICORNE, se rengorgeant.

Cependant...

CHAROLAIS.

Nous vous convions à une fête sur la place du palais.

MALICORNE.

Mais le traité?

CHAROLAIS, l'interrompant.

Demain, nous vous offrirons un tournoi.

MALICORNE.

Mais le traité?

CHAROLAIS, l'interrompant.

Après-demain, la représentation d'un mystère d'un grand intérêt.

MALICORNE.

Mais le traité?

CHAROLAIS, l'interrompant.

Puis une chasse, puis des réjouissances variées.

MALICORNE.

Mais le traité?

CHAROLAIS, l'interrompant.

N'êtes-vous pas venu à notre cour de Bourgogne pour vous distraire?

MALICORNE.

Non, monseigneur, j'ai une mission diplomatique!

CHAROLAIS.

Vous le croyez?

MALICORNE.

Comment? je le crois!

CHAROLAIS.

Pendant que vous agissez ouvertement et naïvement, le roi Louis envoie des agents secrets sous votre étiquette, pour me dénoncer traitreusement.

MALICORNE.

Monseigneur...

CHAROLAIS.

Comme ayant formé la ligue des princes...

MALICORNE.

La ligue du bien public?... Je la connais...

CHAROLAIS.

Sans le consentement du duc mon père, entassant calomnie sur calomnie. Mais vous, croyez-moi, vous n'êtes venu à Dijon que pour vous distraire.

MALICORNE.

Non, monseigneur, non!

CHAROLAIS, insistant.

Si! que pour vous distraire.

MALICORNE, se contenant, à part, furieux.

Non! non!

LE BARON.

Que pour vous distraire!

MALICORNE, bas.

Non!

CHAROLAIS.

La fête commence! Passez, monsieur de Malicorne!

MALICORNE, désespéré.

Je suis berné, bafoué, mais je verrai le duc Philippe! Je lui parlerai, je le menacerai; c'est une rupture! c'est la guerre!

CHAROLAIS, très gracieux.

Passez donc!

MALICORNE, passant avec un grand salut.

Où, monseigneur!

LE BARON.

Diane! maintenant tu peux aimer M. de Charolais.

DIANE, souriant.

Oui, oui! Pauvre père! (La foule s'écarte. — A Arlette.) Te voilà tout à fait dans les bonnes grâces du duc et de son fils.

ARLETTE.

Il me semble que je vis dans un conte de fées; est-ce bien la nièce de Simone qui est là... devant nous, en habits de cour?

DIANE.

Il faut que tu me protèges.

ARLETTE.

Vous?

DIANE.

Tu prieras M. de Charolais de faire comprendre à mon père qu'il ne pense pas à moi.

ARLETTE.

Et que vous ne pensez pas à lui.

DIANE.

Tu lui diras cela poliment.

ARLETTE.

Poliment?... J'essaierai...

DIANE.

Te souviens-tu que tu m'as expliqué un jour à quoi l'on reconnaissait que l'on aime... Eh bien! tout ce que tu m'as dit, je le ressens!

ARLETTE.

Mais non, au contraire... c'est très difficile. Depuis que cette fête est annoncée, je me disais : il viendra, le palais sera ouvert à tout le monde!

ARLETTE.

Il n'est pas venu.

DIANE.

Et pourtant il est à Dijon, je l'ai bien reconnu, sous son manteau de gentilhomme (c'est un gentilhomme); j'en étais sûr. Quand tu m'as trouvée, en cherchant M. de Charolais, je venais de le rencontrer, mais il s'est enfui à mon approche comme s'il avait peur... moi qui l'attendais! Quand on a longtemps vécu sous le charme d'un rêve,... tu ne sais pas comme il est cruel d'y renoncer!

ARLETTE.

Je le sais.

DIANE.

J'en ai pleuré!

ARLETTE.

Est-ce qu'on pleure à la cour de Bourgogne?

DIANE.

Oh! toi, maintenant, tu as un cœur glacé, je l'ai remarqué.

ARLETTE.

Moi, je n'ai aimé et je n'aimerai qu'une fois; j'ai refermé mon cœur sur mon premier amour.

DIANE.

Et tu parais joyeuse?

ARLETTE.

Je le suis, je bénis la haute fortune que je vous dois, parce que je pourrai le servir, parce qu'il me devra quelque chose, parce que je compterai un peu dans sa vie... voilà tout ce que j'attends.

DIANE.

Oh ! alors nous nous comprendrons, mais il faut que je paraisse un instant à la fête, ... pas longtemps.

Ils sortent. — La foule s'écoule peu à peu, Arlette est restée à l'écart. Un page se dirige vers Arlette, et pendant qu'il lui parle, Saladin ne les quitte pas des yeux.

LA PAGE, à mi-voix, en confidence.

Un jeune paysan de l'Armançon.

DIANE.

Viens-tu, Arlette ?

ARLETTE.

Je vous suis !

LE PAGE.

...Qui s'appelle Jean.

ARLETTE.

C'est lui.

LE PAGE.

...Jean de Nivelles voudrait parler à mademoiselle Arlette. Mais il est forcé de se cacher.

ARLETTE.

Où est-il ?

LE PAGE.

Dans la tourelle du jardin qui donne sur les remparts.

ARLETTE.

C'était bien lui ! merci... (Avec joie.) Il m'appelle à son aide !
(Au page.) J'y vais.

Elle sort.

LE PAGE, à part, en la regardant.

Doit-il être heureux, celui qu'elle aime !

SALADIN, au page.

Très bien. (Le page sort.) Et maintenant à nous deux, gentille Arlette, car ce n'est pas Jean de Nivelles que tu

trouveras au rendez-vous, c'est Saladin, sire d'Anglure, et il me semble que tu n'y perdras pas !

Il se dirige vers une porte, où il se trouve en face d'un personnage enveloppé d'un manteau qui s'arrête devant lui en lui barrant le passage.

SCÈNE X

SALADIN, JEAN.

SALADIN, à part.

Jean!

JEAN.

Oui, vous comptiez trop sur vos prisons.

SALADIN.

C'est lui!

JEAN.

J'ai mon épée aujourd'hui!

SALADIN.

Ton nom?

JEAN.

Si pour vous battre il faut qu'on vous le donne,
Vous ne pourrez, du moins, le redire à personne,
Car je vais vous tuer !

SALADIN, railleur.

Prenez mieux vos moments!

Je vais parler d'amour avec la favorite...

Arlette!...

JEAN.

Arlette!...

SALADIN.

Eh! oui, vous savez bien...

JEAN.

Tu mens !

SALADIN.

Elle m'attend.

JEAN.

Tu mens !

SALADIN.

Alors, battons-nous vite !

JEAN.

Misérable!...

SALADIN.

Sortons!

JEAN.

Partons!

Ils sortent.

SIMONE, vient du fond.

Jean de Nivelles!

Ils les suit.

SCÈNE XI

DIANE, entre et inquiète et troublée.

Le palais est désert. Ils sont tous occupés à la réception de l'ambassadeur de France! je suis seule, si j'invoquais la puissance de la mandragore?... Elles y croient, les jeunes filles de l'Armançon!... Comme disait Arlette, on croit à tout lorsque l'on aime!... Il suffirait peut-être de faire une prière bien fervente pour la voir apparaître tout à coup!... Il serait si facile de dresser une chapelle, voici des fleurs... des lumières... (S'arrêtant.) mais je ne sais pas la prière...

SCÈNE XII

DIANE, ARLETTE.

DUO.

ARLETTE.

Je n'ai trouvé personne, hélas! Jean de Nivelles
Ne pense plus à moi!

DIANE.

Arlette!

ARLETTE.

Qui m'appelle?

DIANE.

J'ai recours à toi!

ARLETTE.

Je suis à vous, mademoiselle,
A vous qui pour l'enfant des champs
Avez fait la vie aussi belle!
Je suis à vous, mademoiselle,
A vous dont les soins si touchants
M'ont su protéger des méchants.
Je suis à vous, mademoiselle!

DIANE.

Viens et baissons la voix!
Simone a cueilli dans les bois,
A la lune nouvelle...

ARLETTE.

La mandragore.

DIANE.

Ah ! tu le sais aussi !

ARLETTE.

Pour ceux qui veulent être aimés !

DIANE.

La voici.

Tu la reconnais ?

ARLETTE.

Oh oui, je me rappelle !

DIANE.

Simone a dit : « Dressez une chapelle...

ARLETTE.

« Entourez-la de fleurs des prés. »

DIANE.

Voici des trèfles empourprés.

ARLETTE.

Et la douce marjolaine
Que vont chercher dans la plaine
Les amoureux.

DIANE.

Et maintenant des lumières,
Pour éclairer nos mystères
De leurs feux.

ARLETTE, allumant les cierges.

C'est cela !

JEAN DE NIVELLE

DIANE.

Disons la prière
Qu'enseignait la sorcière !

ARLETTE.

Répétez comme moi !

DIANE.

Je dirai comme toi !

ARLETTE.

Mandragore charmée,
Fais que je sois aimée.
Fais que mon regard attire le sien,
Que sa voix réponde à la mieune...

DIANE, répétant.

Mandragore charmée,
Fais que je sois aimée,
Fais que mon regard attire le sien,
Que sa voix réponde à la mienne...
Que par ton pouvoir au-devant du mien
Son cœur vienne !

ENSEMBLE.

Ciel ! il semble,
O terreur !
Que je tremble !
Que j'ai peur !
Qui fait naître
Tant d'effroi !
Dans mon être
Quel émoi !

ARLETTE.

Allons,
Reprenons.

ENSEMBLE.

Mandragore charmée,
Etc.

DIANE.

Pouvoir mystérieux,
Fais que celui que j'aime,
En ce moment même,
Paraisse à mes yeux!

ARLETTE.

Suivant l'usage accoutumé,
Piquez au cœur de la racine
Avec l'épingle fine
Le nom du bien-aimé.

DIANE.

Le voici.

ARLETTE.

Nous redirons ensemble
La prière...

DIANE.

Son nom !... En le lisant je tremble.

ARLETTE, gaiement.

Celui qu'il faut charmer,
Celui qui doit aimer,
C'est?

Diane lui montre le parchemin.

A part.

Ah! Jean, c'était Jean!

DIANE, simplement.

Mais, oui, Jean de Nivelles!

ARLETTE, à part.

Elle l'aime! elle,
Ma bienfaitrice!

DIANE.

Eh bien?

ARLETTE.

Prions, mademoiselle!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ARLETTE.

Mandragore charmée,
Fais que je sois aimée,
Etc.

DIANE.

Mandragore charmée,
Est-elle donc aimée,
Etc.

Diane et Arlette poussent un cri involontaire. — Jean vient d'apparaître à l'une des portes.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEAN.

ARLETTE et DIANE, stupéfaites.

C'est lui!

JEAN, à part.

Arlette! Arlette!

DIANE, à part.

Il est venu pour moi.

ARLETTE, à part.

Est-ce pour moi qu'il venait?

JEAN, à part.

C'était donc vrai?

DIANE, bas, à Arlette.

Je n'ose plus lever les yeux, parle-lui, Arlette.

ARLETTE.

Moi? (Haut.) Vous ne me reconnaissez pas mons... Jean? Comment reconnaissez-vous dans ces habits de cour la pauvre petite paysanne des bois de l'Armançon.

JEAN, la regardant fixement.

Qu' m'avait prévenu.

ARLETTE.

C'est à mademoiselle Diane que je dois cette haute fortune, c'est elle qui m'a recueillie.

DIANE.

Et maintenant, seigneur Jean, si vous avez une grâce à demander, adressez-vous à Arlette, elle est toute-puissante.

JEAN.

Je le sais !

ARLETTE.

Si j'ai quelque influence dans ce palais, vous devinez bien que ma plus grande joie serait de vous servir :

JEAN, avec ironie.

Moi!...

ARLETTE, se rapprochant.

Je me disais bien souvent : il me semble qu'à présent je pourrais obtenir la grâce d'un proscrit, et si vous vouliez...

JEAN, avec emportement.

Non... je ne veux rien de vous ni de personne!

ARLETTE.

Qu'avez-vous?

DIANE.

Que dit-il?

ARIOSO et TRIO.

JEAN, avec ironie.

Pourquoi m'étonner? Elle est femme!
 Elle veut l'éclat et le bruit.
 L'amour sans pudeur et sans flamme
 Courant à ce qui séduit!
 Pourquoi m'étonner, elle est femme!

Je ne les reverrai jamais,
 Ces bois pour moi tout remplis d'elle,
 Où j'allais à l'aube nouvelle,
 Cherchant l'Arlette que j'aimais;
 Je ne les reverrai jamais!

ARLETTE, à part, stupéfaite.

Qu'a-t-il dit? Son outrage
 A brisé mon courage.
 Que croit-il donc de moi?

DIANE, à part.

Je l'aime! Ah! cachons mon émoi!

ENSEMBLE.

DIANE.

Le ciel lui-même
 Qui voit son erreur,
 D'un cœur qui l'aime
 S'est fait le vengeur.

JEAN.

Le ciel lui-même
 Détruit mon erreur.
 O rêve que j'aime,
 Sortez de mon cœur!

ARLETTE.

Le ciel lui-même
 Qui voit ma douleur

D'un tel blasphème
Sera le vengeur !

ARLETTE.

Je vous comprends à peine.
Mais pourquoi ces regards
De mépris et de haine ?

JEAN.

Je vous croyais à la tour des remparts ;
Ne deviez-vous pas vous y rendre ?

ARLETTE.

J'y suis allée !

JEAN.

Eh ! oui, pour Saladin !...

ARLETTE.

Comment ?

JEAN.

Qui devait vous attendre !

ARLETTE.

Saladin !

JEAN.

Oui, vraiment !

Saladin qui vous aime,
me l'a dit !

ARLETTE.

Ah ! c'est lui, lui d'abord
Qui vous dira qu'il mentait. Ici-même
A l'instant devant moi, qu'on l'appelle ! —

JEAN.

Il est mort !

SCÈNE XIV

LES MÉMES, LE BARON, GARDES, SEIGNEURS, etc.
 puis LE COMTE DE CHAROLAIS.

LE BARON.

Fermez les portes!... Gardez toutes les issues!

ARLETTE.

Grand Dieu!

DIANE, effrayée.

Que se passe-t-il?

LE BARON.

On a assassiné Saladin d'Anglure, favori du comte de Charolais, dans les jardins mêmes du château!

FINALE.

LES SEIGNEURS.

A mort, il faut punir le coupable!
 A mort, pour lui qu'on soit implacable!

SIMONE, désignant Jean.

C'est lui... c'est lui... Jean de Nivelles!

ARLETTE et DIANE.

Grand Dieu!

SIMONE.

C'est lui!

ARLETTE, DIANE et LES SEIGNEURS.

Que dit-elle?

SIMONE.

J'étais là, je l'ai vu !
Saladin est tombé lourdement sur les dalles.

JEAN.

Tu sais alors que je me suis battu
Loyalement, avec armes égales !

SIMONE.

Je ne sais rien !

Bas.

Je sais que pour toi, c'est la mort !
Ah ! ma vengeance est prompte.
Apprends ton sort,
C'est l'infâme gibet, seigneur Jean, c'est la honte !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES SEIGNEURS.

A mort ! il faut punir le coupable !
A mort, pour lui qu'on soit implacable !

ARLETTE et DIANE.

La mort?.. Il ne peut être coupable.
Injustement on l'accable !

SIMONE et LE CHOEUR.

La mort ! Il faut punir le coupable !
La mort ! pour lui qu'on soit implacable !

Au moment où le chœur se précipite sur Jean, le comte de Charolais
paraît au fond.

CHAROLAIS.

Pour un tel crime il faut un exemple éclatant !
Jusqu'où poussera-t-on l'audace ?
Et quels que soient le rang du coupable et sa race,
Fût-il mon frère, il mourrait !

JEAN.

Il attend !

Si telle est votre envie,
 Prenez ma vie,
 Je n'en ai pas souci.
 Mais je veux seulement mourir en gentilhomme.
 Je me nomme
 Jean, duc de Montmorency.

ENSEMBLE.

LE CHŒUR.

Jean de Montmorency !

ARLETTE, DIANE.

O ciel, pitié pour lui.

SIMONE.

Quoi ! le duc, c'était lui !

MALICORNE.

Je vais donc le connaître !

CHAROLAIS, à part.

Duc de Montmorency !

MALICORNE.

Le roi Louis, mon maître,
 L'a déjà condamné...

CHAROLAIS.

Condamné ? pour quel tort ?

MALICORNE, balbutiant.

Pour... pour rébellion... à la peine de mort !

CHAROLAIS.

Je ne suis pas d'humeur à faire la besogne
 Du roi Louis. Duc de Montmorency,
 Vous êtes libre !...

MALICORNE, se précipitant.

Hein ?

CHAROLAIS, le repoussant.

Nous sommes en Bourgogne
Et nous nous connaissons autant que votre roi
En affaires d'honneur et de chevalerie.
Jamais Montmorency n'a forfait, et c'est moi
Qui m'en porte garant pour votre seigneurie !

ENSEMBLE.

ARLETTE et DIANE.

Il est sauvé par sa clémence,
Hélas, il est perdu pour moi !
Non, non ! je n'ai plus d'espérance.
Rêve si doux, envolé-toi !

JEAN.

Hélas ! que me sert sa clémence ?
Me rendre la vie, et pourquoi ?
J'avais pu croire à la constance.
Rêve si doux, envolé-toi !

LE BARON.

Un peu plus, c'était la potence !
Il est sauvé par lui, ma foi !
Mon Dieu, quelle folle clémence !
Il l'a sauvé, sauvé pourquoi ?

SIMONE.

Il l'a sauvé par sa clémence.
Eh bien, pour me venger de toi,
Bravant ton nom et ta puissance,
Je ne veux plus croire qu'en moi.

JEAN DE NIVELLE

CHAROLAIS.

S'il pouvait par reconnaissance
 Me donner son bras et sa foi,
 Et si sa haine et sa vaillance
 Me secondaient contre son roi!

LE CHOEUR.

S'il pouvait par reconnaissance,
 Nous donner son bras et sa foi,
 Et si sa haine et sa vaillance
 Pouvaient nous venger de son roi!

MALICORNE.

Mon Dieu, quelle folle clémence!
 Que dira de ceci mon roi?
 Mon tourment, hélas! recommence.
 Le misérable, il rit de moi!

CHAROLAIS, à Jean.

Vous, duc, vous resterez à notre cour!

JEAN.

Non, non,

Monseigneur!

CHAROLAIS.

Vous serez grand-maitre ou connétable!

JEAN.

Non!

CHAROLAIS.

Quel titre sera digne de votre nom?
 Que rêvez-vous de grand et d'enviable?

JEAN, tristement.

Rien. J'ai désappris de rêver,
 Le hasard me conduisit, suivant sa fantaisie,
 Et je ne sais plus rien que m'en aller!

CHAROLAIS.

Ah ! l'heure serait mal choisie !

Se tournant vers les seigneurs.

Car mon auguste père, en me tendant la main,
M'a donné, mes seigneurs, une heureuse nouvelle :
La guerre est déclarée et nous partons demain !

TOUS.

La guerre !

CHAROLAIS.

Nous avons, n'est-il pas vrai, soif d'elle !
Du premier au dernier soldat,
Nous mourions d'une vie
Sans gloire et sans éclat.

JEAN, sombre.

Non ! je n'ai plus d'amour et n'ai plus de patrie !

Haut.

Qu'on me donne une compagnie !

CHAROLAIS.

Vous aurez mes archers !

SIMONE, à part.

Ciel ! il m'échappe encor !

CHAROLAIS.

Chevaliers de la Toison d'Or,
Déployez vos bannières,
Et faites résonner vos fanfares guerrières !

JEAN, avec élan.

La gloire est là, nous l'entraînons,
La mort n'est rien quand on l'affronte,
Et notre vie, à nous, ne compte
Que du jour où nous la donnons !

JEAN DE NIVELLE

TOUS.

La gloire est là nous l'entraînons,
Etc.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

JEAN.

Marchons d'une âme fière
Et méprisons la mort.
Je suis votre bannière,
Quel que soit votre sort!

CHAROLAIS et LES SEIGNEURS.

Marchons d'une âme fière
Et méprisons la mort.
Suivons notre bannière,
Suivons la Toison d'Or!

LE BARON et MALICORNE.

Ah! vraiment c'est la guerre.
Bien cruel est le sort!
Ils déploient la bannière,
Qui sera le plus fort?

ARLETTE, à Simone.

De cette cour que j'abhorre,
Ah! Simone, arrache-moi!

SIMONE.

Tu me reviens!

ARLETTE.

Je suis à toi!

A part.

Je l'aime encore!

TOUS.

En guerre ! en guerre !
Déployez la bannière !

La gloire est là, nous l'entraînons,
La mort n'est rien quand on l'affronte.
Et notre vie à nous ne compte
Que du jour où nous la donnons !

En guerre ! en guerre !
Déployez la bannière !

ACTE TROISIÈME

Au lever du soleil. — Un paysage abrupt, coupé de pentes, d'arbres et de rochers. — On aperçoit dans le lointain le château de Montlhéry.

SCÈNE PREMIÈRE

SIMONE, UN VIEILLARD, PAYSANS, puis SOLDATS.

LE VIEILLARD.

Qui l'emporte? Bourgogne ou le roi notre maître?

PREMIÈRE PAYSANNE.

Cette femme là-bas nous le dira, peut-être!

DEUXIÈME PAYSANNE.

Je l'ai vue à côté d'une enfant de vingt ans,
Frêle et blonde, marcher avec les combattants.

LE VIEILLARD.

C'est une Bourguignonne, une de ces ribaudes,
Marchandes de chansons, artisanes de fraudes,
Qui suivent une armée en faisant gain de tout.

Simone descend.

As-tu vu le combat, femme?

SIMONE.

J'étais partout !
 Hier à Montlhéry sous les murs du village
 On se battait, au hasard, avec rage !
 On voyait les soldats sans ordre répandus,
 Quand la nuit apporta sa bienfaisante trêve !

Et ce matin le soleil qui se lève
 Trouvera Bourguignons et Français confondus,
 On se groupe, on se compte, et les pertes sont grandes
 Pour regagner le camp, deux à deux ou par bandes,
 Les uns s'en vont muets et sombres, abattus,
 Les vainqueurs vont chantant ! Et voici les vaincus !

Quelques soldats paraissent au fond silencieux et sombres.

LE VIEILLARD et LES PAYSANNES, les regardent.

Ciel ! les archers du roi ! c'est le duc qui l'emporte.

On entend un refrain joyeux.

LE VIEILLARD.

Ce sont les Bourguignons ! leur succès les transporte.

LES SOLDATS, entrent.

C'est un plaisir souverain
 De s'être battu la veille,
 Quand on s'éveille
 Le lendemain !

SIMONE.

COUPLETS.

I

Que me font leurs chants, que me font leurs pleurs,
 Leurs cris de victoire, ou bien leurs douleurs ?
 Moi je saurai toujours vendre
 Aux garçons le vin joyeux,
 Aux fillettes au cœur tendre,
 Les philtres des amoureux !

Pour que tout s'efface
 Jusqu'à la place
 Où sont tombés les combattants,
 Il suffit d'un printemps !

LES SOLDATS, reprennent leur refrain.

C'est un plaisir souverain, Etc.

SIMONE.

II

Eh ! que sont les morts, que sont les vivants
 A la plaine verte, aux ruisseaux mouvants ?
 Le bourgeon qui vous regarde
 Vaincre, tomber ou mourir,
 Fleurit sans y prendre garde
 Quand il lui plaît de fleurir !

Pour que tout s'efface
 Jusqu'à la place
 Où sont tombés les combattants,
 Il suffit d'un printemps !

Ils disparaissent tous à la suite des soldats, qui répètent leur refrain ; Simone
 reste la dernière.

SCÈNE II

MALICORNE, SIMONE, puis LE BARON
 et DIANE.

MALICORNE.

Tiens, c'est Simone. Un mot ! un seul mot ! Où sommes-
 nous ?

SIMONE.

Voilà le château de Montlhéry.

MALICORNE.

Ah! oui, le château de Montlhéry. Je le reconnais très bien... Par qui est-il occupé en ce moment?

SIMONE.

Je ne sais pas, mon bon seigneur.

MALICORNE.

Tu ne sais pas! Elle ne sait pas! Alors je n'irai point. Je reste ici. Les deux armées se sont confondues. Chacun va de son côté. C'est un pêle-mêle abominable. Pourrais-tu me dire?... mais non, toi tu es Bourguignonne.

SIMONE.

Une pauvre femme comme moi n'a pas de patrie!

MALICORNE.

Alors, tu dois être impartiale. Dis-moi quels sont vraiment les vainqueurs?

SIMONE.

Je ne sais pas, mon bon seigneur.

MALICORNE.

Elle ne sait pas! c'est très ennuyeux. Le roi, mon gracieux maître qui ne connaît pas d'obstacle lui, pour les autres, m'a fait dire d'aller lui parler, et je ne peux faire un pas sans tomber sur des Bourguignons; c'est extrêmement dangereux, car enfin je ne suis pas un homme de guerre, mais on pourrait me prendre pour un homme de guerre à ma pres-tance. (Avec effroi.) Oh! un Bourguignon!

LE BARON, entrant avec le même effroi.

Oh! un Français!

MALICORNE.

Eh! c'est le baron de Beautreillis!

LE BARON.

Le sire de Malicorne!

MALICORNE.

Ne me cachez rien, quels sont les vainqueurs?

LE BARON.

Mon ami, je l'ignore absolument!

MALICORNE.

Moi aussi. Battez-vous donc pour en arriver là!

LE BARON.

Oui, battez-vous!

MALICORNE.

Moi, je ne suis pas un homme de guerre.

LE BARON.

Moi non plus, je suis un homme politique.

MALICORNE.

Moi, je suis diplomate.

DIANE.

Et moi, j'aime la bataille!

TRIO.

DIANE.

J'aime le bruit de la bataille,
 Les grands coups d'estoc et de taille
 Sur les belles armures d'or ;
 Dans les nuages de poussière,
 Je suis le vol de la bannière
 Qui tombe et se relève encor.

MALICORNE et BEAUTREILLIS.

C'est Bradamante elle-même.
 Voyez quel affolement !

DIANE.

Ah! ah! pour celui que j'aime
 Moi, je me battrais gaiement!

ENSEMBLE.

DIANE.

Vivent les combats et la guerre,
Jeux de l'adresse et du hasard !
Pourquoi ce préjugé vulgaire
Qui nous défend d'y prendre part !

MALICORNE et BEAUTREILLIS.

Je ne suis pas homme de guerre,
Chacun dans ce monde a sa part ;
Nous dédaignons ce jeu vulgaire,
Jeu de la force et du hasard !

DIANE.

Le fier chevalier sans escorte
Que la lutte acharnée emporte
Trace le sillon de l'éclair !
Son épée est au loin, sans lame,
Il met les couleurs de sa dame
A son lourd gantelet de fer !

MALICORNE.

C'est une amazone !

LE BARON.

Pour elle la guerre est un simple tournoi !

MALICORNE.

Elle me transporte !

LE BARON.

Moi elle m'inquiète ! mais sa bravoure a charmé M. de Charolais.

MALICORNE.

Il l'épouse ?

LE BARON.

Non... mais il offre lui-même la main de ma fille... à M. de Montmorency, pour le retenir à la cour !

MALICORNE.

Mon gendre!

LE BARON.

Ah! oui, pardon, j'oubliais... c'est un projet vague...

DIANE.

Comment?

LE BARON, *bas à Diane.*

Je ne veux pas me brouiller avec Louis XI.

DIANE.

C'est votre ennemi!

LE BARON.

Aujourd'hui, peut-être, mais demain?... Les batailles, vois-tu, ça ne prouve rien.

MALICORNE, *furieux.*

On veut marier... mon gendre... Je ne le permettrai pas!... que dirait Isabeau?

Roulement de tambour lointain.

DIANE.

Ah! des soldats!

MALICORNE.

Ce sont des Français!... Nous sommes victorieux! A moi, France! Beautreillis, vous êtes mon prisonnier!

LE BARON.

Permettez, monsieur!

MALICORNE.

J'ai fait un prisonnier! On ne doutera plus de ma bravoure!

LE BARON.

Mais non, ce sont des Bourguignons.

MALICORNE, le lâchant avec effroi.

Des Bourguignons ?

LE BARON.

Oui... oui... à moi ! Bourgogne !... Malicorne, vous êtes mon prisonnier !

MALICORNE.

Permettez ! le roi m'attend. Ce n'est pas que je tiens à la vie, mais c'est si bête de se laisser tuer.

Il se sauve.

LE BARON.

Il m'échappe !

DIANE.

Mon père !

LE BARON.

Laisse-moi le reprendre !

DIANE.

Mais il y a une trêve.

LE BARON.

Raison de plus. Je ne risque rien !

DIANE.

Pauvre père ! Il en a perdu la tête, et il faudra maintenant que je le calme.

Arlette paraît.

ARLETTE.

Mademoiselle Diane !

SCÈNE III

ARLETTE, DIANE.

DIANE.

Je ne t'ai pas revue, Arlette, depuis le jour où nous avons prié ensemble pour celui que nous aimons.

6.

ARLETTE.

Pardonnez-moi, mademoiselle!

DIANE.

Oh! je te pardonne. Il t'était bien permis d'aimer Jean de Nivelles.

ARLETTE.

Je savais son vrai nom.

DIANE.

Tu le savais?

ARLETTE.

Oui.

DIANE.

Qu'espérais-tu alors?

ARLETTE.

Rien.

DIANE, avec intention.

Tu as passé trop peu de temps à la cour. Tu y aurais appris que les grands seigneurs s'amuse à se faire adorer des fillettes. Et ils sont même jaloux quand elles leur préfèrent un Saladin.

ARLETTE.

Saladin!... Je ne chercherai pas à me défendre, à quoi bon? Qui s'intéresse à ce qu'on pense ou à ce qu'on ne pense pas de moi?

DIANE.

Simone doit être au comble de ses vœux. Tu es revenue près d'elle et tu épouseras Thibaut.

ARLETTE.

Non. Thibaut a compris que ses efforts seraient inutiles. Il a quitté le pays.

DIANE.

Et Simone? .

ARLETTE.

Elle est cruelle pour moi, mais ces douleurs-là je ne les compte plus!

DIANE.

Elle t'a forcée à la suivre jusqu'ici?

ARLETTE.

C'est moi qui ai voulu l'accompagner. Je me rends utile en soignant les blessés.

DIANE.

Et tu te mêles aux combattants comme une vaillante que tu es, on me l'a dit. As-tu vu M. de Montmorency?

ARLETTE.

Oui, je l'ai vu se battre, mais quand le soir est venu on m'a repoussée, j'ai perdu sa trace.

DIANE.

Et ce matin?

ARLETTE, douloureusement.

Je le cherche parmi les blessés et les morts.

DIANE.

Tu vois bien que tu l'aimes encore! mais tu l'oublieras et tu vivras joyeuse comme tu l'étais dans ce coin de bois que tu adores. Voici mon père qui s'égare. Il va se mêler à ceux de France, il en mourra de peur. Tiens, laisse-moi t'embrasser. Adieu! Arlette! Je suis toute peinée maintenant de t'avoir vue si triste. Je suis si heureuse! moi!

Elle sort vivement.

ARLETTE.

Il est vivant! elle l'a vu! Il a passé près d'elle, ses yeux sont encore pleins de lui. Il est vivant! Pourquoi cette joie

inconnue qui m'envahit? Est-ce que je dois le revoir? Est-ce que mon cœur se reprendrait à l'espérance?

AIR.

Ah ! malgré les douleurs d'une cruelle offense,
 A l'espoir mon cœur s'est ouvert,
 Et fort de son amour et de son innocence,
 Il oublie un instant tout ce qu'il a souffert !
 Ah ! reviens, ô rêve d'un bonheur,
 Qui peux renaître,
 Et doucement pénétre
 Mon cœur !

Non ! c'en est fait, il m'oublie,
 Mais dussé-je y briser ma vie,
 Je veux encor le voir, entendre encor sa voix,
 Pour la dernière fois.

Je veux le voir encore,
 Dût-il me repousser ;
 De ce cœur qui l'adore,
 Rien ne peut l'effacer !

Oubliée, inconnue,
 Je voudrais aujourd'hui,
 Pour lui seul revenue,
 Passer auprès de lui.
 Passer et qu'il l'ignore,
 Mais entendre sa voix,
 Pour la dernière fois !

Ah ! fuyez de mon cœur, espérance insensée !
 Mais son image, hélas ! n'en peut être effacée ;
 Rien qu'en fermant les yeux, près de moi je le vois,
 Comme aux jours d'autrefois !

SCÈNE IV

ARLETTE, CHAROLAIS.

CHAROLAIS, *entrant suivi de seigneurs.*

Allez, messieurs, allez.

ARLETTE, *à part.*

Monsieur de Charolais!

CHAROLAIS.

Ne laissez pas la panique se répandre dans notre armée. Dites que je ne suis pas blessé. Je reste ici. Je vous attends, allez! (*Ils sortent tous. — A Arlette qui s'éloigne lentement.*) Arlette?

ARLETTE.

Oui, monseigneur, c'est moi.

CHAROLAIS.

Comment es-tu là? Pourquoi as-tu quitté la cour de Bourgogne?

ARLETTE.

J'ai quitté la cour pour suivre l'armée du seigneur duc.

CHAROLAIS.

Est-ce ainsi que tu devais nous accompagner?

ARLETTE.

Oui, c'est ainsi. J'ai pu oublier un instant, grâce à la bonté de votre glorieux père, ce qu'était la pauvre Arlette; je ne l'oublierai plus jamais!

CHAROLAIS.

As-tu été accusée ou calomniée? Je jure sur mon épée que je châtierai ceux que tu me désigneras!

ARLETTE.

Vous n'avez personne à châtier, monseigneur !

CHAROLAIS.

Tu étais aimée peut-être ?

ARLETTE.

Non, monseigneur !

CHAROLAIS.

Où tu aimais ?

ARLETTE, avec des larmes qu'elle ne peut contenir.

Non !

CHAROLAIS.

Tu pleures ? Pardonne-moi. Je ne suis qu'un rude soldat, moi, épris de la guerre, et je ne sais pas lire dans le cœur des amoureux. Aurais-je donc le courage de batailler, si je devinais les pleurs qu'on me cache ? Tout à l'heure je suis tombé dans une embuscade, c'étaient des Écossais de la garde du roi.

AIR.

Je tombais sous leurs coups, lorsqu'un fier Bourguignon
Est accouru sur eux, la visière baissée,
Sans insignes, sans rien, qui m'apprenne son nom !
Son armure d'acier, largement entamée,
Se brisait en vingt endroits,
Il s'en est échappé ces fleurs, ces fleurs des bois,
Souvenir de la bien-aimée.

ARLETTE, à part.

Ah ! je vous reconnais, douces fleurs de nos bois !

CHAROLAIS.

Il est jeune, il est amoureux ;
Pour lui la vie est souriante,

Il a le cœur aventureux,
Et la jeunesse impatiente !

Mais, vous, petites fleurs des bois,
Vous qu'il cachait sous son armure,
Ce sont des larmes que je vois,
Et vous trahissez sa blessure.

Pour me sauver, rien ne troubla,
Son âme, d'audace enflammée,
Et cependant, vous étiez là,
Qui parliez de la bien-aimée !

Pauvres petites fleurs des bois,
Vous qu'il portait sous son armure,
Ce sont des larmes que je vois,
Et vous trahissez sa blessure.

Arlette, très émue, peut à peine se soutenir.

CHAROLAIS, se rapprochant d'elle.

Arlette ! Ces fleurs, c'est toi qui les as cueillies !

ARLETTE.

Oui, monseigneur.

CHAROLAIS.

Tu connais le héros qui m'a sauvé la vie !

ARLETTE.

Moi ?

CHAROLAIS.

Tu me diras son nom. Il le faut, tu le dois ; c'est un des seigneurs de ma cour ?

ARLETTE.

Non, non ! J'ai cueilli ces fleurs dans les bois de l'Armançon, au temps où je vivais heureuse... près de Simone...

CHAROLAIS.

Et de Jean de Nivelles ! c'était M. de Montmorency, c'est

lui! J'aurais dû le deviner à son courage! Eh bien, pourquoi pleures-tu encore? Ne vois-tu pas que tu es aimée?

ARLETTE.

Aimée, oh! non, non. Je ne le reverrai jamais!

SCÈNE V

LES MÊMES, MALICORNE, BEAUTREILLIS, puis
SIMONE.

Malicorne entre très important, précédé d'un héraut d'armes. Arlette s'éloigne et se place derrière un bouquet d'arbres, de façon à écouter.

CHAROLAIS.

Un envoyé du roi! (Le reconnaissant.) Monsieur de Malicorne!

LE BARON, à part.

Au moment où j'allais le prendre, on en fait un parlementaire!

CHAROLAIS.

De qui parlez-vous?

LE BARON.

De l'envoyé du roi Louis XI, du sire de Malicorne!

MALICORNE.

Le roi Louis XI fait demander une entrevue à monseigneur de Charolais.

CHAROLAIS.

Mon cousin de France ne se sent plus assez fort pour lutter?

MALICORNE, vivement.

Ce n'est pas cela?

CHAROLAIS.

Où est-il ?

MALICORNE.

Au château de Monthéry que nous avons trouvé vide, je veux dire, dont nous nous sommes brillamment emparés lui et moi.

CHAROLAIS.

Je vais trouver votre roi ; venez, messieurs !

MALICORNE.

Avec une escorte ?

CHAROLAIS.

Je n'y vais pas en vaincu !

LE BARON, à part.

Ils ne pourront jamais s'entendre !

MALICORNE.

J'aurais dû lui demander des nouvelles de mon gendre. Où est donc Simone ? (L'apercevant.) Ah ! viens ici. Tu m'as dit que tu n'aimais pas mon futur gendre.

SIMONE.

Jean !

MALICORNE.

Elle l'appelle Jean tout court ! Voilà à quoi on s'expose quand on se déguise. Jean de Montmorency !

SIMONE.

Je le hais !

MALICORNE.

Eh bien ! voilà une occasion d'utiliser ta haine. Le roi veut que ce rebelle soit pendu, pour l'exemple, comme un simple mécréant.

ARLETTE.

Mon Dieu !

SIMONE.

Il a raison.

MALICORNE.

Pendu tout de suite. Il ne veut même pas donner à Isabeau la joie d'être veuve.

SIMONE.

Il a raison.

MALICORNE.

Il prétend que j'aurais pu m'emparer de mon gendre au milieu de la bataille; mais ce n'était pas commode. Il veut maintenant qu'on le lui amène mort ou vif!

SIMONE.

Il a raison.

MALICORNE.

Elle approuve toujours! mais par la Pâques Dieu! il n'est pas commode d'enlever cet enragé batailleur au milieu des Bourguignons. Il faudrait l'attirer dans le camp français par persuasion ou par trahison... je préférerais la trahison!

SIMONE.

Comptez sur moi! mais M. de Charolais le protégera.

MALICORNE.

C'est ce que j'ai osé dire à Sa Majesté. — Mais, sire, le comte de Charolais qui est vainqueur, — c'était un mot malheureux — exigera peut-être... — un autre mot malheureux, — la grâce de ce coupable?... — Tant mieux! répond mon gracieux maître, sa perte n'en sera que plus sûre. Je le ferai rentrer à Paris en grande pompe, il passera sous la porte de Nesle où il arrive souvent des accidents! c'est Tristan qui commandera l'escorte! Tu comprends?

SIMONE.

Il le tuera!

MALICORNE, s'emportant.

Je n'ai pas de ménagements à garder pour un gendre qui me traite si peu en beau-père ! et puis, si je ne réussis pas, il m'arrivera aussi un accident à une branche ; je tiens à réussir ! Il faut l'amener dans notre camp par trahison. Je renonce à la persuasion !

SIMONE.

Venez avec moi !

MALICORNE.

Quel est ce bruit ?

SIMONE.

Voilà des soldats !

MALICORNE.

Français ?

SIMONE.

Où ?

MALICORNE.

Oui, oui ; des archers du roi ! Je suis si troublé... je ne reconnais plus notre bannière. Le seigneur Jean n'est pas de ce côté. (En sortant.) Il devrait y être !... car enfin... mais il n'y est pas !...

SIMONE.

Venez !

MALICORNE.

Allons, je deviens féroce !

ARLETTE.

Comment le défendre, le sauver ?

Elle se précipite à leur poursuite. On voit passer au fond des soldats français, d'autres se sont arrêtés au fond, comme s'ils cherchaient un coin pour se reposer. Ils disparaissent derrière les rochers. Aussitôt, Jean apparaît du fond, venant sans armes, pâle, défait.

SCÈNE VI

JEAN, SOLDATS.

JEAN.

RÉCITATIF.

J'ai vu la bannière de France !
 Je croyais tout braver, quand je bravais la mort,
 Je ne sentais plus rien, en moi, que ma souffrance !
 Riant de la fortune et défiant le sort,
 Je marchais l'âme haute, au gré de ma vengeance,
 Mais j'ai vu se dresser la bannière de France !

C'était l'honneur et le devoir,
 La patrie elle-même !
 D'où te vient ton secret pouvoir,
 Noble et touchant emblème ?
 Dans tes plis je viens de revoir
 Tout un passé que j'aime.
 C'était l'honneur et le devoir,
 La patrie elle-même !
 O rêves d'autrefois, qui venez m'assaillir,
 Non, non, non, non, je ne peux pas vous fuir !

J'ai vu revivre sous mes yeux
 Le doux pays de France,
 Les verts coteaux, les bois ombreux,
 Amis de mon enfance,
 La terre où dorment les aïeux,
 Reposant leur vaillance !
 Je t'ai revu, là, sous mes yeux.
 O doux pays de France,
 O rêves d'autrefois, qui venez m'assaillir,
 Non, non, non, non, je ne peux pas vous fuir !

UN SOLDAT.

Un Bourguignon!

D'autres soldats arrivent à ce cri.

JEAN.

Ah! les archers du roi!

LES SOLDATS, à Jean.

Sois fier de ta victoire et laisse-nous!

JEAN.

Pourquoi?

C'est aux vaincus que je vais, et j'en vie
 Ceux qui sont morts, donnant leur vie
 Pour leur pays et pour leur roi!

LES SOLDATS.

Qui donc es-tu?

JEAN.

Redonnez-moi l'épée

De France, de douleurs et de larmes trempée!

On lui donne une épée.

La gloire est inconstante, et peut être usurpée,
 Mais l'honneur s'acquiert et se garde. Il est là!

Il embrasse l'épée.

Maintenant, mes amis, votre main.

LES SOLDATS.

La voilà!

SCÈNE VII

JEAN, SIMONE, ARLETTE et MALICORNE.

On entend une sonnerie dans le lointain.

JEAN.

C'est le rappel pour les nôtres ! Laissez-moi me mettre dans vos rangs !

Les soldats s'apprêtent à partir. Jean est déjà au fond, un des premiers.

SIMONE, entrant avec joie.

Jean ! c'est lui ! au milieu des Français !

ARLETTE.

Grand Dieu ! il est perdu. (Elle veut s'élançer. Simone la retient vivement.) Comment le retenir ?

Elle essaie de chanter un refrain de chanson joyeuse avec des larmes dans la voix.

Les soldats continuent à remonter lentement, les uns après les autres. Jean a à peu près disparu. — Arlette éperdue jette encore quelques mots de son refrain. Les derniers soldats s'arrêtent.

ARLETTE.

Hé, cavalier, viens dans les bois,
L'amour y chante
Et se lamente !
Hé, cavalier, entends sa voix —
Quand il t'appelle, entends sa voix !

JEAN, accourant.

Arlette, c'est Arlette au milieu des soldats !

Aux soldats.

Allez, je pars, je ne m'arrête pas !

LES SOLDATS.

Hé, cavalier! viens dans les bois, Etc.

Ils s'éloignent.

SCÈNE VIII

ARLETTE, JEAN.

DUO.

ARLETTE.

Fuyez, Tristan est sur vos pas!

JEAN.

C'est Arlette qui chante au milieu des soldats!

ARLETTE, suppliante.

Pour ceux que vous aimez... pour celle qui vous aime,
Fuyez!...

JEAN.

C'est elle que je trouve ici!

ARLETTE.

C'est la mort, la mort même!

JEAN.

La mort! Je suis à sa merci!
C'est toi que tout ici menace,
Et c'est pour toi qu'est le danger!

ARLETTE.

Partez, partez, de grâce!

JEAN, résolument.

Non, je reste à cette place,
Je reste pour te protéger!

ARLETTE.

Qu'importe la pauvre fille
 Sans patrie et sans famille?
 Ah! pourquoi me parler ainsi?
 De moi ne prenez pas souci.

JEAN.

De toi? Toi que j'ai méprisée,
 Toi, dont je maudis les amours!
 Eh bien, dans mon âme brisée
 C'est toi que je trouve toujours!
 Je t'aime, je t'aime, je t'aime!
 A tes genoux, avec effroi,
 Je tombe, honteux de moi-même!
 Mais ivre, ivre de toi!

ARLETTE.

Eh bien, qui vous arrête encore?
 Si je suis la fille sans foi
 Que l'on méprise et qu'on adore,
 Fuyons! Emmenez-moi!

ENSEMBLE.

JEAN.

A l'amour je me livre,
 Il est plus fort que moi;
 Quand je ne devrais vivre
 Qu'un jour, il est à toi!

ARLETTE.

A l'amour qui m'enivre
 Je cède avec effroi,
 Je ne demande à vivre
 Qu'un jour, un jour pour toi!

ARLETTE.

Que m'importe la vie
 Si je ne vis pour l'aimer?
 C'est la mort que j'envie,
 Si je meurs pour le sauver!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

JEAN.

A l'amour je me livre,
 Etc., etc.

ARLETTE.

A l'amour qui m'enivre
Etc., etc.

SCÈNE IX

LES MÊMES, DIANE, MALICORNE, CHAROLAIS,
LE BARON.

Diane accourt et s'arrête interdite en voyant Jean et Arlette. — Arlette,
en se retournant, voit des soldats qui gardent tous les chemins.

ARLETTE, avec effroi.

Ciel! il est perdu.

Malicorne entre suivi de Simone.

SIMONE.

Il est pris!

MALICORNE. *

Enfin j'ai mon gendre!

LE BARON.

Attendez! la paix est faite!

MALICORNE.

Oh! oh!

LE BARON, s'annonçant..

M. de Charolais!

MALICORNE.

Ah! diable! M. de Charolais!

CHAROLAIS, à Jean.

Monsieur de Montmorency, j'ai dit à mon cousin de France

que vous m'aviez sauvé la vie ! Le roi Louis a voulu me donner une preuve éclatante de son amitié. Il vous fait grâce.

SIMONE, avec joie.

Ah !

MALICORNE, à part.

Nous y voilà !

ARLETTE, à part.

Ah ! mon Dieu !

CHAROLAIS.

Vous pouvez rester à ma cour.

JEAN.

Non, monseigneur ! J'ai repris l'épée de France.

CHAROLAIS.

Alors, vous rentrerez à Paris en grande pompe.

MALICORNE, à Simone.

Par la porte de Nesle, où les accidents sont fréquents.

SIMONE, bas, avec joie.

Oui !

ARLETTE, avec désespoir.

Je ne peux plus rien pour le sauver !

CHAROLAIS.

Monsieur de Malicorne est chargé de préparer l'escorte.

MALICORNE, à part.

Avec Tristan. (Haut.) Oui, monseigneur, oui !

ARLETTE, s'avançant et à mi-voix.

Maintenant, monseigneur, que vous êtes rentré en grâce

et que vous retournez à la cour de France, maintenant que je ne vous reverrai jamais, je veux vous dire devant M. de Charolais que vous vous êtes trompé. Je suis toujours la petite Arlette que vous aimiez, peut-être, quand vous ramassiez les fleurs qu'elle laissait tomber pour vous.

SIMONE, à Jean.

Demandez-lui donc alors pourquoi elle allait au rendez-vous du sire d'Anglure?

MALICORNE.

Je le sais, moi ! Parce que Saladin lui avait fait dire par le jeune Isolin que Jean de Nivelles l'attendait.

JEAN.

Comment ?

MALICORNE.

Très fort, ce Saladin ! Vous avez bien fait de le tuer, mon gendre !

JEAN.

Arlette, pardonne-moi !

MALICORNE, avec fierté.

Je l'aurai appelé une fois mon gendre !

DIANE.

C'est pour sauver le proscrit qu'Arlette était venue à la cour de Bourgogne.

MALICORNE.

Je vais préparer l'escorte !

JEAN.

C'est inutile !

CHAROLAIS.

Pourquoi ?

JEAN.

Je n'ai dans ma vie qu'un souvenir heureux. On m'appelait alors Jean de Nivelles, et je vivais dans les bois de l'Armançon. J'y retourne avec Arlette !

ARLETTE, avec joie.

Ah!

CHAROLAIS, étonné.

Vous, monsieur de Montmorency?

MALICORNE, bas.

Laissez-le faire, l'air des champs lui vaut mieux!

DIANE, au baron.

Maintenant, mon père, j'épouserai qui vous voudrez! je n'aimerai personne!

LE BARON.

Ah! ç'a été le cri de ta mère!

FINALE.

JEAN.

C'est le bonheur que j'emporte avec moi.
De son destin suivant la loi,
Jean de Nivelle
S'en va toujours quand on l'appelle!

ARLETTE.

Mandragore charmée,
Faut-il pour être aimée
Implorer ton pouvoir suprême?
N'est-il pas un Dieu plus puissant que toi?
— L'amour même.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

FIN